

# DHÔTEL COMMEÇA

## Antipodes

8, rue Robert Schuman  
95880 Enghien  
Tél 01 34 12 05 00  
Fax 01 34 17 69 26

## L'Astrée

69, rue de Lévis  
75017 Paris  
Tél 01 46 22 12 21  
lastree@online.fr

Blandine Blanc  
19, rue Pierre Bérard  
42000 Saint-Etienne  
Tél / Fax 04 77 32 58 49  
librairiebb@free.fr

## La Boucherie

76, rue Monge  
75005 Paris  
Tél 01 42 17 08 80  
Fax 01 42 17 08 81  
contacts@laboucherie.com  
www.laboucherie.com

## Le Bruit des Mots

11, place du Marché  
77100 Meaux  
Tél 01 60 32 07 33  
Fax 01 60 32 07 34  
bruit.des.mots@wanadoo.fr

## Le Cadran Lunaire

27, rue Franche  
71000 Mâcon  
Tél 03 85 38 85 27  
Fax 03 85 40 92 16  
cadran.lunaire@wanadoo.fr

## Climats

43, rue de Clichy  
75009 Paris  
Tél / Fax 01 48 74 05 66  
climats@wanadoo.fr

Comme un roman  
27, rue de Fontenay  
75003 Paris  
Tél 01 42 77 56 20  
Fax 01 42 77 56 20  
commeunroman@wanadoo.fr  
www.comme-un-roman.com

Les Cordeliers  
13, Côte des Cordeliers  
26100 Romans-sur-Isère  
Tél 04 75 05 15 55  
Fax 04 75 72 50 56  
libcordeliers@wanadoo.fr

## L'Écritoire

30, place Notre-Dame  
21140 Semur-en-Auxois  
Tél 03 80 97 05 09  
Fax 03 80 97 19 89  
ecritoire@wanadoo.fr

## Gwalarn

15, rue des Chapelliers  
22300 Lannion  
Tél 02 96 37 40 53  
Fax 02 96 46 56 76  
librairie.gwalarn@wanadoo.fr

## Le Grain des Mots

13, boulevard du Jeu de Paume 34000  
Montpellier  
Tél 04 67 60 82 38  
Fax 04 67 60 82 91  
info@legraindesmots.com

## Lucioles

13, place du Palais  
38200 Vienne  
Tél 04 74 85 53 08  
Fax 04 74 85 27 52  
lucioles@free.fr

## Maupetit

142-144 La Canebière  
13001 Marseille  
Tél 04 91 36 50 50  
Fax 04 91 36 50 79  
maupetit@wanadoo.fr

## Le Merle Moqueur

37, rue de Bagnolet  
75020 Paris  
Tél 01 40 09 08 80  
Fax 01 40 09 86 60  
mailing@lemerlemoqueur.fr  
www.lemerlemoqueur.fr

## Millepages

174, rue de Fontenay  
94300 Vincennes  
Tél 01 43 28 04 15  
Fax 01 43 74 44 13  
millepages@wanadoo.fr

## Millepages Jeunesse

127, rue de Fontenay  
94300 Vincennes  
Tél 01 43 28 84 30  
Fax 01 43 28 71 77  
millepages.jeunesse@wanadoo.fr

## Millepages BD et Disques

133, rue de Fontenay  
94300 Vincennes  
Tél 01 43 28 04 50  
Fax 01 43 28 04 54  
millepages.bd@wanadoo.fr

## Les Mots Passants

2, rue du Mouffier  
93300 Aubervilliers  
Tél / Fax 01 48 34 58 12  
lesmotspassants@hotmail.com

## L'Odeur de Temps

35, rue Pavillon  
13001 Marseille  
Tél 04 91 54 81 56  
Fax 04 91 55 59 64  
lib.temps@free.fr

## Le Poivre d'âne

7, place de l'Hôtel de ville  
04100 Manosque  
Tél 04 92 72 45 08  
Fax 04 92 72 40 03

## Quai des Brumes

120, Grand'Rue  
67000 Strasbourg  
Tél 03 88 35 32 84  
Fax 03 88 25 14 45  
quaidesbrumes@club-internet.fr

## La Réserve

14, rue Henri Rivière  
78200 Mantes-la-Jolie  
Tél 01 30 94 53 23  
Fax 01 30 94 18 08  
librairie.lareserve@wanadoo.fr

## Le Scribe

115, faubourg Lacapelle  
82000 Montauban  
Tél 05 63 63 01 83  
Fax 05 63 91 20 08  
libscribe@aol.com  
www.lescribe.com

## Les Signes

5-7 rue des Domeliers  
60200 Compiègne  
Tél. 03 44 38 10 18  
Fax. 03 44 38 10 21

## Le Square (L'Université)

2, place Docteur Léon Martin  
38000 Grenoble  
Tél 04 76 46 61 63  
Fax 04 76 46 14 59  
libsquare@club-internet.fr

## Vent d'Ouest

5, place du Bon-Pasteur  
44000 Nantes  
Tél 02 40 48 64 81  
Fax 02 40 47 62 18  
librairie.vent.douest@wanadoo.fr

## Vent d'Ouest au Lieu Unique

2, rue de la Biscuiterie  
44000 Nantes  
Tél 02 40 47 64 83  
Fax 02 40 47 75 34  
vent.douest-lieu.unique@wanadoo.fr

## Voix au Chapitre

67, rue Jean Jourès  
44600 Saint-Nazaire  
Tél 02 40 01 95 70  
Fax 02 51 76 39 32

## Contact Initiales

Tél 01 42 40 03 21  
Fax 01 42 40 41 98  
info@initiales.org  
www.initiales.org



J'écrirai un poème  
avec un stylo  
qui n'aura pas d'encre  
un poème transparent  
forcément  
Poèmes comme ça  
Le Temps qu'il fait

**initiales**  
GROUPEMENT DE LIBRAIRES  
www.initiales.org

Ce dossier, pour une bonne part constitué d'inédits vous est offert  
par les librairies Initiales.

**initiales**  
GROUPEMENT DE LIBRAIRES  
www.initiales.org

N°16 - Mai 2004



# PRÉFACE

ANDRÉ DHÔTEL, QU'EST-CE QUE C'EST ?



“ Qu'est-ce que c'est ? Mais qu'est-ce que c'est ? On se prend la tête à deux mains ”, écrivait – au sujet d'un roman de Dhôtel – Robert Kemp dans “ Les Nouvelles littéraires ”, en 1953. Cette question-là, on ne cessera probablement jamais de se la poser à propos de cet écrivain dont les livres échappent aux classifications si chères aux entomologistes de la littérature que sont les critiques français. Car, mine de ne pas y toucher, André Dhôtel suscita, pendant le bon demi-siècle où il commit des livres (plus de soixante-dix, dont quarante romans), un nombre considérable de commentaires allant de la moue dubitative de certains, aux éloges les plus fervents de la part de personnalités telles que Philippe Jaccottet, Jean Paulhan et Maurice Nadeau, dont les goûts sûrs en matière de littérature sont autant d'incitations à ne pas passer à côté d'une rencontre. Ces soutiens passionnés et quelques prix littéraires dont le Femina, en 1955, pour le fameux *Le Pays où l'on arrive jamais* ne lèvent pas notre interrogation de départ, et tout le monde se trouve bien embêté pour assigner au bonhomme une place dûment méritée au Panthéon des écrivains qui ne comptent pas pour du beurre. Car, il y eut un temps, à la fin du XXème siècle où il était devenu très difficile de se procurer la plupart de ses livres – dont certains que je qualifierais de chef-d'œuvres (et oui, allons-y !) – tant l'ardennais semblait remis au placard des auteurs dépourvus de cette modernité que l'on recherche avec frénésie, un peu comme le trèfle à quatre feuilles ou le chat de la mère Michel. Mais c'était sans compter sur un noyau dur de fidèles, d'incompressibles amateurs de flâneries et de méditations sans queues ni têtes au premier rang desquels je salue les éditions du Temps qu'il fait et Phébus, ainsi que l'écrivain Jean-Claude Pirotte, sans oublier François Dhôtel – le fils, qui eurent toujours à cœur de placer le “ promeneux ” des Ardennes sur les tables des libraires. Aujourd'hui, les rééditions vont bon train ; les meilleurs romans de Dhôtel sont à présent disponibles dans des formats poche (Phébus-Libretto et Gallimard-Folio) qui les rendent accessibles à tout un chacun et c'est tant mieux. Ce dossier, fruit d'une passion collective pour ce créateur singulier n'a pas d'autres prétentions que de partager avec le plus grand nombre les éblouissements surgis de la plus basse réalité, les cancans et les amours compliqués de cette minuscule vie de province (de France où de Grèce) propice aux aventures paradoxales de ceux qui se laissent vivre sans chercher quoi que ce soit. Pour attirer le chaland, on dira que la lecture de Dhôtel peut avoir des vertus thérapeutiques dans ce monde soumis à toutes les tensions. Soulageons tout de même Robert Kemp de sa prise de tête en martelant que Dhôtel est avant tout un incomparable conteur d'histoires étrangement familières.

Pascal Thuot

- p. 2 – Préface  
Pascal Thuot
- p. 4-5 – André Dhôtel  
romancier paradoxal  
Jean Meysonnier
- p. 6 – La Lune rouge sur l'horizon  
Jean-Paul Chabrier
- p. 7-8 puis p. 29-30 – Sur les chemins dhôteliens  
Hélène Fau
- p. 9-10 – D'imperceptibles embellies  
Jean Grosjean
- p. 11 – Enfances ardennaises  
André Dhôtel
- p. 12 – Quel est ce paysage ?  
Tristan Felix
- p. 13-14 – Nouvelles impressions des Ardennes  
Franck Solon
- p. 15 – Petite virée au Dhôtelland  
Dorothee Hachette
- p. 16 à 19 – Quatre poèmes inédits  
Jean-Claude Pirotte
- p. 20 – Hommage à Jean-Pierre Abraham
- p. 22 à 25 – Un romanesque d'actualité  
Philippe Blondeau
- p. 28 – Mais qui est donc André Dhôtel ?  
Hughes Robaye
- p. 31 – Petit florilège  
de la bonne critique dhôtelienne
- p. 32 – Il n'y a pas que le Pays  
Roland Frankart
- p. 33 – André Dhôtel dans la poche :  
bibliographie
- p. 34 – Une vie d'André Dhôtel :  
chronologie



# ANDRÉ DHÔTEL

## ROMANCIER PARADOXAL

Romancier, nouvelliste, conteur, poète, essayiste, biographe, André Dhôtel a enrichi la littérature française d'une œuvre à la fois une et diversifiée. Les fervents lecteurs n'en rejettent aucune part, mais chacun d'eux avoue une certaine préférence pour une face de cet univers. Si les uns placent au-dessus de tout les courts textes de *La Chronique fabuleuse*, d'autres sont encore plus sensibles aux charmes des romans, où l'auteur grand "promeneur" dans la vie, peut "trainer" plus que dans de brefs récits, prendre le temps de nous emporter dans "des péripéties qui se mêlent les unes aux autres et n'aboutissent jamais à un absolu dénouement", ainsi que l'écrivait Jean Follain<sup>1</sup>. Ces romans présentent tous bien des côtés paradoxaux.

Paradoxe souvent souligné, celui qui touche au merveilleux (réel ou supposé). Dans ses romans, André Dhôtel, peut nous conduire sur une route banale, nous arrêter devant un banal talus, et, brusquement, comme par un coup de baguette magique, nous plonger dans un autre monde. Mais il n'y a pas eu de baguette magique, et, en fait, il n'y a pas d'autre monde. Nous sommes restés dans le monde quotidien, on ne peut plus réel, et pourtant nous avons l'impression d'être ailleurs, car nous le voyons autrement. L'auteur a réussi le prodige de modifier notre vision sans utiliser le moindre bric-à-brac. "Mais ne croyez-vous pas — ou je m'abuse vraiment — que le surprenant ou l'exceptionnel part de ce qui est familier pour en revenir au familier ? ", écrivait-il à Jean Paulhan<sup>2</sup>. Et si Roland, le vagabond du *Neveu de Parencloud*, sent une bosse pousser sur son crâne chaque fois que lui vient une idée, il faut y voir un clin d'œil malicieux de l'écrivain, et non un quelconque désir d'introduction du merveilleux. Autre paradoxe, qui concerne les personnages. Certains détracteurs et même quelques laudateurs d'André Dhôtel ont tendance à considérer son

univers comme un monde angélique, saint-sulpicien, ruisselant de bonté. Or, ce monde est tout sauf un rassemblement de "gentils". On y ment, on y médit, on y escroque, on y vole, on y tue, et je ne parle pas des enfants naturels que l'on y abandonne plus ou moins. Des pensées incestueuses sont évoquées dans *Le Train du matin*. Mais aucun jugement n'est porté. L'auteur promène sur l'humanité un regard lucide mais indulgent. Nul immoralisme, mais (Patrick Reumaux l'a bien montré dans *L'Honorable Monsieur Dhôtel*) un indéniabla amoralisme. Si les "méchants" sont tels, ils sont ainsi comme les coquelicots sont rouges et les bleuets bleus. "Je te hais, expliquait Thénard, mais je ne peux pas faire autrement", reconnaissait le dur contremaître de *L'Homme de la scierie*.

Ajoutons que le succès du *Pays où l'on n'arrive jamais*, œuvre écrite pour la jeunesse, avec le thème on ne peut plus "gentil" de la jeune Hélène recherchant sa "maman Jenny", n'est sans doute pas étrangère à ce malentendu relatif à un prétendu angélisme dhôtelien.

André Dhôtel et la philosophie. Nouveau paradoxe. À Jérôme Garcin lui demandant, dans *L'École buissonnière*, ce que lui avait appris la discipline qu'il avait enseignée, il répond de façon fort nette : "À ne pas en faire dans mes livres !". Tout le contraire du romancier à thèse, qui illustre une idéologie. Pourtant, paradoxe dans le paradoxe, il émane de ses romans une sagesse vérifiable, quoique non formulée. Ce ne sont pas des messages qui sont formulés — Dhôtel n'est pas un donneur de leçon — mais, à qui veut, à qui sait les saisir, sont offertes des incitations à un bonheur né de la perception de choses simples, de la forme d'un nuage, du vol d'un oiseau ou de la présence d'un humble fleur.



<sup>1</sup> Jean Follain, "Sur Dhôtel", *Revue La Table Ronde*, Décembre 1950

<sup>2</sup> André Dhôtel : *Lettre à Jean Paulhan*, du 3 février [1944], in "Cahiers André Dhôtel" n° 2, *La Route inconnue*, 2004.

Paradoxe formel tenant à l'emploi très fréquent par André Dhôtel d'épithètes comme "infini", "extraordinaire", ou "inouï". Tout professeur de français en déconseillera l'usage à ses élèves. Termes à rejeter ! Mauvais élève, notre romancier n'a pas voulu tenir compte de ce bon précepte ! Or, dans ses écrits, ces mots réputés sans valeur réelle prennent naturellement une force "extraordinaire". Ils retrouvent leur sens premier, leur efficacité originelle, apparaissant avec une indiscutable évidence qu'ils semblent jamais n'avoir perdue. Et Roland Frankart, fin connaisseur de l'œuvre d'André Dhôtel, me fait justement remarquer que l'emploi récurrent d'épithètes comme "infini, extraordinaire ou inouï" se rencontre à propos de vies d'une grande banalité, dans des contrées très "finies" et ordinaires, avec échanges de propos qui sont tout sauf "inouïs". Un autre dhôtelien, Gérard Bialestowski<sup>3</sup> me signale cette affirmation de Georges Limbour, ami de notre écrivain : "J'ai employé trop souvent sans doute (...) les mots les plus faciles, les épithètes convenues. (...) Pourquoi chercher d'autres mots que ceux qui ont été roulés dans la joie séculaire des hommes (...), d'autres mots que : merveilleux,

magnifique, féerique même ?"<sup>4</sup>

Tous ces paradoxes prouvent que l'œuvre d'André Dhôtel, bien qu'aisément accessible, est loin d'être une œuvre simpliste. Elle a touché des personnalités aussi diverses que Maurice Nadeau, Philippe Jaccottet, Jacques Brenner, Jean Grosjean et Jean-Claude Pirotte, pour n'en nommer que quelques unes. "Et cette notion de paradoxe est très dhôtelienne, souligne Roland Frankart", non pas qu' [André Dhôtel] ait cultivé le paradoxe, mais il n'a rien fait pour le dissiper et appréciait de se savoir difficile à classer". Pas d'hermétisme dans ses romans. Mais l'auteur de *La Tribu Bécaïlle* était un faux simple, comme il était un faux paresseux et un faux cancre. Comment présenter cet écrivain à qui n'a pas encore la chance de le connaître ? Comment expliquer l'attrait d'une façon d'écrire apparemment dénuée de toute complexité et même non exempte parfois d'une feinte gaucherie ? La chose n'est pas aisée. Encore un paradoxe, n'est-ce pas ?

Jean Meysonnier,  
Président de La Route inconnue

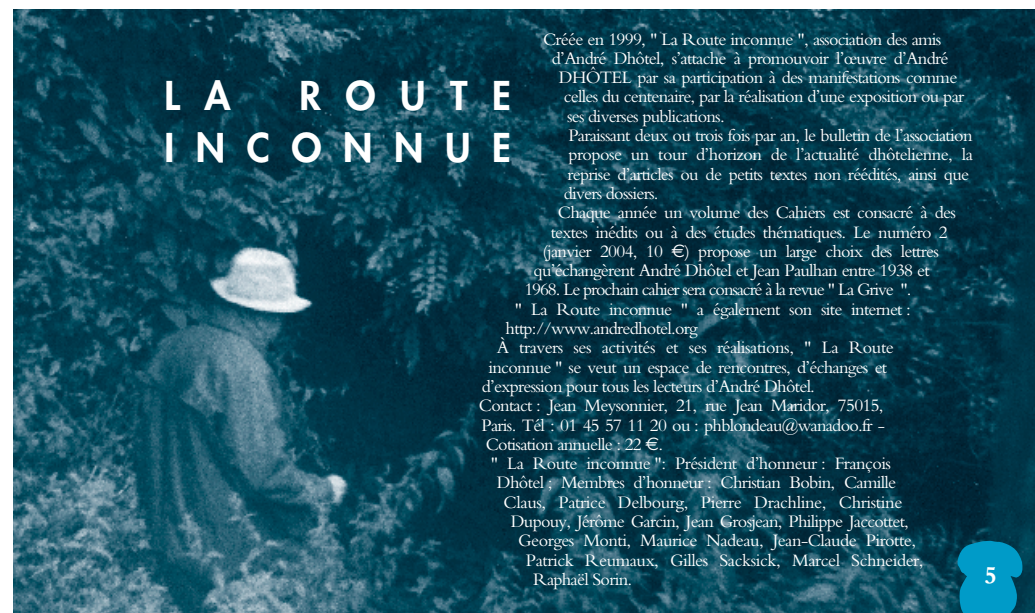
<sup>3</sup> Roland Frankart, *Lettre à l'auteur de ces lignes*, 23 février 2004.

<sup>4</sup> Gérard Bialestowski, *rédacteur en chef de la revue Griffon*, est responsable du numéro spécial que celle-ci a

consacré à André Dhôtel - Mai à août 2002, n°182 -.

<sup>5</sup> Georges Limbour : "Le Calligraphe", suite à "Soleil bas", *Poésie Gallimard*, 1972.

<sup>6</sup> Roland Frankart, *ibid.*, cf note 3.



Créée en 1999, "La Route inconnue", association des amis d'André Dhôtel, s'attache à promouvoir l'œuvre d'André DHÔTEL par sa participation à des manifestations comme celles du centenaire, par la réalisation d'une exposition ou par ses diverses publications.

Paraissant deux ou trois fois par an, le bulletin de l'association propose un tour d'horizon de l'actualité dhôtelienne, la reprise d'articles ou de petits textes non réédités, ainsi que divers dossiers.

Chaque année un volume des Cahiers est consacré à des textes inédits ou à des études thématiques. Le numéro 2 (janvier 2004, 10 €) propose un large choix de lettres qu'échangèrent André Dhôtel et Jean Paulhan entre 1938 et 1968. Le prochain cahier sera consacré à la revue "La Grive".

"La Route inconnue" a également son site internet : <http://www.andredhotel.org>

À travers ses activités et ses réalisations, "La Route inconnue" se veut un espace de rencontres, d'échanges et d'expression pour tous les lecteurs d'André Dhôtel.

Contact : Jean Meysonnier, 21, rue Jean Maridor, 75015, Paris. Tél : 01 45 57 11 20 ou : [phblondeau@wanadoo.fr](mailto:phblondeau@wanadoo.fr) - Cotisation annuelle : 22 €.

"La Route inconnue" : Président d'honneur : François Dhôtel ; Membres d'honneur : Christian Bobin, Camille Claus, Patrice Delbourg, Pierre Drachline, Christine Dupouy, Jérôme Garcin, Jean Grosjean, Philippe Jaccottet, Georges Monti, Maurice Nadeau, Jean-Claude Pirotte, Patrick Reumaux, Gilles Sacksick, Marcel Schneider, Raphaël Sorin.



# LA LUNE ROUGE SUR L'HORIZON

C'est pendant que j'épluchais à la table de la cuisine les légumes pour la soupe que je repensais au roman d'André Dhôtel, *L'Honorable Monsieur Jacques*. Mais j'aurais pu y penser aussi bien en relaçant mes souliers, ou encore en me débarbouillant devant la glace de la salle de bain. Ces moments ordinaires de la vie quotidienne me paraissent être, sais-je pourquoi ? hautement dhôteliens. Non pas que l'auteur de *L'Honorable Monsieur Jacques* les dépeignit à l'envie, mais plutôt que pendant ces moments je réalisais combien notre existence garde ses secrets jusque dans ces instants anodins de la vie de tous les jours. Je repensais donc aux aventures de Jacques, ce respectable jeune Monsieur du roman.

A vrai dire il n'y a pas d'aventure, sinon celle qui consiste tout simplement à vivre, à voir l'aube se lever sur une courte vallée, et le soir envahir cette même vallée. " Comme c'est compliqué la vie " est-il précisé dès la deuxième page du roman. C'est au sujet d'Augustin, le facteur. Mais la remarque vaut aussi pour Jacques, et même pour chacun d'entre nous, plus généralement. Il faut dire qu'Augustin est tombé amoureux, ce fou ! On prête à l'amour beaucoup de mystère, et André Dhôtel pas moins que tout autre. Seulement, chez lui, l'amour serait si mystérieux qu'il en deviendrait limpide comme une eau de source, d'une confondante évidence même.

Ce n'est pas Jacques qui me contredirait, lui qui a vu disparaître sa femme nouvellement épousée. Alors la réalité devient tout autre – ou bien elle se révèle, et aux yeux de celui qui croyait la modérer, la maîtriser, voire la dominer (Jacques est un scientifique, une sorte de biologiste), plus rien ne ressemble à rien. C'est là que tout commence et qu'à vrai dire rien ne commence, parce qu'un roman d'André Dhôtel ne veut surtout rien démontrer : tout à tour la vie est ainsi, et autrement. Il y a la réalité physique, la terre, le soleil, la brume, la foudre des orages qu'il faut bien conjurer en disposant de telle façon quelques plumes dans une assiette devant sa porte. Tout de même : ne seraient-elles pas aussi un peu sorcières ces jeunes filles de la Somaie, ce pays invisible à force d'être commun ? Voilà Jacques bien embarrassé. On ne peut pas croire à ces simagrées, à ces remèdes de bonne

femme, n'est-ce pas ? surtout quand on est le fils du pharmacien et un savant qui se respecte. En attendant, tout respecté qu'il soit, notre Jacques s'essouffle à courir après des ombres furtives qui ressembleraient pourtant à sa femme Viviane (un nom de forêt médiévale). De vaines révélations en fausses pistes, le mystère s'épaissit drôlement. Sous le regard bienveillant et facétieux d'André Dhôtel, notre héros fait l'apprentissage de l'indécis et de l'incertitude en

découvrant la réelle étrangeté du monde qui l'entoure. Les gens de la Somaie ne l'aident en rien, au contraire, et prendraient plutôt un malin plaisir à l'égarer davantage et à le faire tourner en bourrique. La vieille Aumouée, la grand-mère de sa femme envolée, et l'abbé Merci, au demeurant les plus énigmatiques de tous, se font au

bout du compte ses plus sûrs alliés. Eh quoi ! c'est en soi seulement qu'on doit trouver la solution. Ce brave Jacques ira jusqu'à confier plus souvent qu'à son tour son désarroi maladroit aux bouteilles de blanc.

On finirait, bien sûr, par perdre toute forme d'honorabilité pour moins que ça. Mais il faut sans doute toucher le fond de la déchéance pour retrouver le goût de la vraie lumière, la haute lumière des saisons miraculeuses. A force de se perdre on découvrirait le rythme du monde, on apprendra à se déprendre de sa vision, et la fléchette ira se ficher toute seule au centre de la cible. L'honorable monsieur Jacques s'installe au cœur de sa résignation. C'est une place faible, certes, mais c'est de là seulement qu'on peut tout comprendre, et accepter le vide et le dénuement de sa vie. Le temps de l'émerveillement, des folles exaspérations ou des fausses indifférences est bel et bien révolu. Alors le roman autorise enfin Jacques à caresser les mains de sa ravisseuse. Ai-je dit que la soupe cuira une bonne partie de l'après-midi ? – vers le soir nous serons ses hôtes, les heureux invités d'un savoir vivre rudimentaire et primordial. André Dhôtel se joindra à nous et posera contre la porte son bâton de pèlerin des chemins oubliés, sourcier des changeantes lumières, infatigable arpenteur d'après paysages insoumis.

Jean-Paul Chabrier est l'auteur désinvolte de *J'ai rencontré Perdida* à l'Escampette. Entre autres.



## Sur les chemins dhôteliens

Par Hélène Fau

initiales  
www.initiales.fr

### Bibliographie

#### Articles et essais :

- Christian Bobin, " Bon à rien, comme sa mère ", *Revue Théodore Balmont*, n°19-20, Automne-Hiver 1994.
- André Dhôtel, *L'École buissonnière, Entretien avec Jérôme Garcin*, Paris, éd. Pierre Horay, 1984.
- André Dhôtel, " Préface pour mille romans ", *Études Seine et Marne*, 1948.
- Jean-Louis Ezine, *Les Écrivains sur la sellette*, Paris, éd. du Seuil, 1981.
- Germaine Beaumont, " Ainsi qu'aux plus beaux jours... " *La Nouvelle Revue française*, n°285, septembre 1976.
- Maurice Nadeau, " Solitaires ", *Combat*, n°453, 16 novembre 1945.
- Maurice Nadeau, " La Méthode d'André Dhôtel ", *Littérature présente*, Paris, éd. Corréa, 1952.
- Jean-Claude Proust, " Les Pays d'André Dhôtel ", *Le Magazine littéraire*, n°198, septembre 1983.
- Patrick Renaux, *L'Honorable Monsieur Dhôtel*, Paris, éd. La Manufacture, 1984.
- Entretien réalisé par Patrick Renaux, *France Culture*, 1/07/1975.

#### Romans :

- André Dhôtel, *Bernard le paresseux*, Paris, éd. Gallimard, 1952.
- André Dhôtel, *Le Couvent des pisons*, Paris, éd. Gallimard, 1974.
- André Dhôtel, *Des Traitots et des fleurs*, Paris, éd. Gallimard, 1981.
- André Dhôtel, *Les Chemins du long voyage*, Paris, éd. Folio, 1984, [première éd. : Gallimard, 1949]



# D'IMPERCEPTIBLES EMBELLES

et ses personnages, à vivre à la fois d'obscurités lucidités, de sourdes inerties et des spontanités curieuses. Mais n'est-ce pas de ce mélange-là que semble fait l'univers ? N'est-ce pas là comme de connivence avec le Tao dont rêvait Lao-tseu ou avec ce Souffle d'en haut qui couve le chaos dans la Genèse ? Ces gens qui errent à l'aventure sont aimantés comme une boussole que les hasards n'empêchent pas de se rediriger vers son pôle.

Si le monde de Dhôtel est marginal, il s'agit d'une marge plus grande que la page. C'est un peu comme l'adolescence : on n'a pu y voir qu'un bref passage entre l'enfance sûre d'elle-même dans sa naïveté et la maturité non moins bien installée dans sa case. Eh bien on s'aperçoit que l'âge des emballements fous grevés de noires hésitations commence de plus en plus tôt et finit de plus en plus tard. De ce fait sans doute vient à notre époque le rayonnement d'un Rimbaud qui n'a cessé d'être en marche, d'être mal partout et d'espérer toujours un ailleurs.

Dhôtel, de sa maison de bois à Mont-de-Jeux, voyait, par-dessus le vallon de l'Aisne, la ferme de Roche justement. Son Rimbaud est celui de Roche dont Verlaine se moque dans ses Coppées : puisque les Prussiens ridiculisent la France, que les Versaillais massacrent la Commune et que les poètes ne font que de l'Art, partons chercher la vraie vie. Ainsi vont les héros de Dhôtel. Ils n'ont pas les grandes enjambées d'Arthur mais ils sont bons marcheurs, bons rôdeurs et surtout envahis par ses symbioses rimbaldiennes de l'entêtement et de la rupture, de l'intelligence et de l'aveuglement, de l'orgueil secret et de la modestie profonde, des silences tragiques et des hableries hilares.

Comment sont-ils si résignés avec la fièvre qui couve en eux ? Comment fonctionnaires assidus, ingénieurs studieux ou paysans bornés peuvent-ils si brusquement se lancer, sans autre raison que la rosée d'un brin d'herbe ou la grimace d'un visage, dans des aventures stupides et désastreuses ?

Ces apparentes contradictions ne sont que les

André Dhôtel s'abrite derrière une sorte de légende qui fait de lui l'un de ses personnages, mais en vérité il est autant leur frère que leur auteur. Qu'il aille dire quelque part d'un air embarrassé qu'il arrive toujours quelque chose et aussitôt le haut-parleur des pompiers signale par la fenêtre un grave accident. Qu'il prenne de justesse le dernier train pour Paris, il se fait injurier à vouloir payer son trajet. Il faut l'avoir vu toute une journée aux champignons, dans le crachin, pour offrir un dîner qui ne soit que des champignons. Ne parlons pas de ses pommes ou des framboises de Provins ni de sa façon de nager dans les fleuves. On le soupçonne d'avoir si faire corps avec les falaises des îles grecques qui dominent un bleu spécifique. En tout cas il a le même air d'être chez lui sur un plateau désert ou dans une friche compacte que parmi la foule des rues. Mais quand il prétend qu'il ne met pas de philosophie dans ses romans, il nous emmène en barque sur une rivière au fond de laquelle frissonne un ciel que les penseurs ont souvent du mal à apercevoir. Et quand il se vante de sa paresse, il faut s'entendre. Certes il flâne le long des lisnières, il aime bavarder à l'auberge, il hausse gentiment les épaules devant des nouvelles inouïes et c'est souvent couché qu'il écrit avec l'air d'être à la limite du sommeil.

On l'imagine employé à cette gare de Voncq où l'armoise remplace les trains. Son travail n'appelle pas les détentes ou les prostrations qui suivent la plupart des tâches. Mais l'es-pèce de repos perpétuel qu'il semble prendre n'est pas l'opposé du labeur. Simplement son effort est plus souterrain qu'un effort musculaire ou intellectuel.

D'ailleurs à Paris il habite rue des Entrepreneurs en mémoire, sans doute, de la fameuse maxime du Taciturne. Ils arrivent ainsi, lui



André Dhôtel c'est choisir les chemins de traverser, les voies impraticables plutôt que l'axe principal. C'est s'engager, le nez au vent, sans cour d'eau major ni impératif d'honneur sur des chemins où "la paresse [...] est le véhicule le plus rapide". On me rétorquera que de cette façon, le promeneur a toutes les chances de se trouver, de tomber dans un cul-de-sac, d'être contraint de revenir sur ses pas, bref de pointer son temps. C'est vrai et c'est une chance offerte que cette liberté, ce temps suspendu, cette pause au cours de laquelle on fera des rencontres inopines parfois même fabuleuses. C'est un plaisir que l'on s'accorde, comme ce personnage qui consulte avec bonheur : "Le tourisme ce n'est pas tellement idiot. Oh s'instruit, et comme ça ne sert à rien, ça te donne le cœur léger". Le nez au vent et le cœur léger donc, cheminez... Mais n'allez pas pour autant imaginer que vous entrez dans un univers de légende, de fable ou de conte ! Non, ni sorcier, ni fée, ni korrigan : aucun esprit ne hante cet espace singulier, aucun folklore ne l'anime. Vous rencontrez plutôt une population ordinaire qui vaque apparemment à des occupations banales. Car lire André Dhôtel c'est aussi partir. L'esprit court, à la rencontre du réel. Une réalité quotidienne, proche de nous par le souvenir qu'elle nous rend - ou que nous croyons avoir perdu - d'un monde où chaque chose avait sa place et chacun tenait son rôle. "Il faut que tout soit en place. [déclarait le romanier] L'essentiel, c'est de combiner et de placer". Et en effet, dès les premières pages, un monde est campé dans toute sa simplicité humaine. C'est une société vivante et routinière, affrêée et bavarde où se côtoient les modestes et les riches sans que cette proximité pose de problème particulier à quiconque, comme le remarquant Germaine Beaumont en dessinant cette galerie de portraits :

*"S'il y a une terre abdicatoire, il y a aussi les usagers de cette terre, les employés de la gare, les aides ganagistes, les commis de bazar et d'épicerie, les brocanteurs on tout genre [...] Il y a les ménagères, les jennies, les dames à chapeau ou à serre-tête, celles qui régentent leur foyer, celles qui écosent les petits pois dans des armoires en émail et assistes sur le porron de la me ou du jardin, commentent la vie du village, comme les Rangues j'imagine commentent la vie, à coup de téteaux."*

Ce n'est pas un hasard si l'attention de cette fervente lectrice de Dhôtel, s'est plus particulièrement fixée sur les représentantes féminines de cette société romanesque, ces fleuses d'histoires dont elle souligne le pouvoir. Plus précisément, c'est le pouvoir destructeur autant que créateur de cette parole incarnée par les femmes qui intéresse Germaine Beaumont, héritière d'une tradition romanesque et écrivain elle-même. Et c'est justement en retraçant le fil de son destin littéraire que j'ai, à mon tour, accosté sur la "terre dhôtelienne". Outre l'éclai-

Colligant, dans *Les Chemins du long voyage*, qui arrive à pied depuis la gare car personne n'est averti de sa venue, ou Clément Létolle qui vient, l'air de rien, faire du commerce à Bernmont. On suit ces héros comme on traverse un village à deux heures de l'après-midi un dimanche, quand tous les yeux, furtifs et mineux, sont braqués sur vous derrière les rideaux ; quand les langues chuchotent et s'interrogent sur l'identité de cet étranger dont on ne sait trop à quelle famille le rattacher. La nuire nuit et l'aventure commence, dans ce cadre immobile qui s'anime imperceptiblement. L'aventure naît parole et les héros, rebelles involontaires, en sont les accoucheurs. Le mutisme, l'aphasie, le délire sont des maux répandus sur les terres dhôteliennes. Sorte de médecine-man adreman, reboutureux du verbe, le délinquant se transforme peu à peu en héros bienfaiteur sans éprouver pour autant les bons sentiments indispensables à un dénouement heureux. Il a simplement pris le parti d'écouter et s'est ainsi mis "en état de découvrir en chaque vie tout un monde". C'est une pause dans son errance, mais pas une fin. Ce refus obstiné de penser comme tout le monde, de vivre comme la majorité et de s'installer nel rend les personnages d'André Dhôtel particulièrement attachants. Dans *Le Courant des prisons*, Cammeau songe, un peu triste devant ce monde qui rentre dans l'ordre : "[...] Il fallait replacer toutes choses sur un plan supérieur. Vainement un autre monde, c'est-à-dire un monde normal où l'on devrait garder le souci de se caser". Message combien rafraîchissant que celui-ci dans le conformisme ambiant !

Mais ce que je savoure plus encore, c'est ce parti pris du romanier qui inmanquablement soutient avec bienveillance l'agitation désordonnée de ces héros malgré eux. Le professeur Dhôtel, qui refusait à tout prix de se ranger dans la catégorie des "maîtres à penser", a prêté en pédagogie lucide, redoubler le bien plutôt que d'éclairer le mal. Il éprouve manifestement à l'égard de ses personnages la même "amitié indéchiffrable et réciproque" qui l'a un autre cancan renommé au cours de sa carrière d'enseignant. Du reste, lorsqu'il livre sa propre définition du cancan - "un élève qui ne veut pas suivre le cours, mais attrape ça et là quelques bribes qui lui font interpréter tout de travers" - on croit reconnaître l'acquis des traits caractéristiques du héros dhôtelien. C'est lui qui il faut suivre, au cours de votre visite. Ce guide fameuse et impévisible vous indiquera la voie mais vous apprendrez rapidement qu'il revient "à chacun de découvrir par lui-même les pièges et les embuscades" qui guettent dans cet univers insolite.

Hélène Fan enseigne. Elle se bat aussi pour ressortir de l'ombre l'écrivain Germaine Beaumont



facettés d'une féroce et malchanceuse application à découvrir on ne sait quoi, la rage d'aller au devant d'on ne sait quelle vague promesse. Ces grincheux qui font face à tant de vicissitudes, une brise, un mot soudain les emmène. Qu'ils peinent, ou qu'ils trichent, ne les empêche pas d'être d'un coup dételés de tout par un chant d'oiseau, un froissement de robe, un changement de temps. Qu'ils soient des Ardennes ou du Dodécane, ils ne tiennent pas à rêver, ils s'arc-boutent contre les fantaisies mais ils sont troublés d'être ravis et ravis d'être troublés. Et sans savoir comment les voilà de mèche avec le merveilleux envers le monde. Ces insolents solitaires obtiennent d'intimes miracles à force de maladresses.

Curieusement on peut fréquenter les quelque quarante romans de Dhôtel sans rencontrer un suppôt de Satan. D'ordinaire les conteurs nous intéressent aux victimes du diable ou aux vainqueurs du mal. Ici au contraire ce n'est qu'à travers des vanités, des inconséquences, des tics, des fantômes qu'on s'avance vers l'improbable embellie à laquelle on se met à croire. On se rend compte que les inimitiés ne sont au fond que jouées. Mais les charmes aussi ont quelque chose d'illusoire. Une fleur, un sourire, un crépuscule, une jeunesse même ne sont que des signes comme un orage, une fierté, une haine prétendue atavique, une jalousie dite viscérale, un dur hiver, un désespoir.

Le lecteur chemine dans un malaise libérateur vers une issue sans cesse reportée. Chaque histoire est éclairée en diagonale par une réverbération à la fois incertaine et indéfinissable. Les théoriciens ont parlé des ressorts qui font qu'un texte nous atteint : il y a l'admiration, la pitié, l'horreur, le rire... Dhôtel a inventé l'imperceptible. Il nous retourne en nous faisant toucher du doigt ce que nous touchons du doigt n'est sûr ni en bien ni en mal et que pourtant demain...

Dans un siècle dont tant de livres disent les noirceurs alors que ne s'y opposent souvent que des simplismes à la Coué, l'œuvre de Dhôtel s'avance un peu seule et sans tapage vers cette raie de lumière sous la porte qu'il y a au fond de chacun de nous.

Jean Grosjean

*Nouvelle Revue Française n° 476, septembre 1992  
Jean Grosjean est un grand homme des lettres françaises*

**O**r  
les champignons  
n'ont aucune  
éducation. Leurs  
formes affirment une  
méconnaissance totale  
de tout usage. Ils ne  
sont même pas  
monstrueux. Ambigus  
et radieux, ils  
tournent en dérision  
les plus élémentaires  
principes. S'ils se  
pourvoient de ce  
qu'on appelle un  
chapeau, chaque  
espèce sur ce thème  
d'une pauvreté  
remarquable, s'ingénie  
à des variations dont  
la gratuité confine à  
l'insolence.

*Le Vrai Mystère des champignons  
Rhétorique Fabuleuse*

# E N F A N C E S A R D E N N A I S E S

Le souvenir de ma première enfance passée dans les Ardennes ne me semble rien avoir d'ardennais. Je ne regrette pas de le dire car chacun dans mon cas penserait de la même façon, pourvu qu'il se soit éloigné de son pays assez tôt, comme je le fus à l'âge de six ans. En effet les Ardennes constituent un pays bien délimité et qui garde des caractères très marqués, alors qu'enfant c'était pour moi simplement le monde entier avec son canal, sa rivière, son épicerie et sa pharmacie. Le trottoir de la place Charlemagne à Attigny n'a jamais été rien d'autre que le trottoir du monde, et je ne me souviens pas avoir entendu dire alors qu'il y ait eu d'autres trottoirs ailleurs ni d'autres villes. Il était aussi mondial que le soleil, le ciel ou la nuit. Voilà peut-être ce qui nous attache au pays de la naissance, celle vision qui n'a rien de local, mais demeure dans la lumière universelle vue pour la première fois.

Combien il me semblait choquant que mes cousines parisiennes critiquent mon accent ardennais, comme si ce n'était pas là l'unique façon de parler connue, et le chant primordial de la pensée. J'aurai attendu presque cinquante ans pour le leur dire, mais dans les Ardennes on peut tenir à ses opinions pendant plus de cinquante ans.

Un voyage à Paris ne m'a semblé qu'un rêve. L'inadmissible c'étaient les étages, malgré ce fait merveilleux dans la maison où je fus, les couloirs étaient pavés de verre dépoli et laissaient deviner ceux qui marchaient dans le couloir supérieur. Il manquait le niveau de ce trottoir où l'on était d'ailleurs encore mieux à plat ventre que debout. On se demandait ce que les grands Ardennais ou les grands Etrangers pouvaient bien voir là-haut, tandis que d'en bas il était possible à chacun de connaître l'immensité de la mairie et des magasins, et la dimension des gars et des filles de notre âge avec tous leurs détails particuliers.

Les grands souvenirs. D'abord celui d'une

hirondelle blessée que nous rapportâmes dans une ombrelle. Et puis la vision très fine d'une graine voyageuse dans une prairie au bord de la rivière. Ce n'était pas la graine mais le voyage dans le soleil qui fut d'un intérêt éblouissant. Quelqu'un avait sans doute parlé de ce voyage.

Ou alors il y eut ce puits situé, au milieu d'un bosquet, dans l'étendue vague de la plaine, non loin de la voie ferrée. Je n'ai pas retrouvé ce puits. Au cours d'un pique-nique mon père y avait puisé de l'eau pour faire rafraîchir les boissons. La beauté de ce jour demeurait toute entière dans un problème qui devait me sembler inouï. Quel était ce puits creusé à l'écart de toute habitation, et qui semblait prévu pour ce jour unique où nous étions venus nous promener ?

La nuit, dans une carriole rapide tirée par un poney le long du canal. Une auberge isolée où l'on a fait cuire des anguilles. Le tenancier, sous un prétexte inconnu, gifla violemment sa femme. Un grand rêve traversé par une comédie violente et ridicule. Que demeure-t-il de tout cela ?

La ville d'Attigny a disparu entièrement. Il n'est resté qu'une maison en 1918. La ville a été deux fois remise à neuf. Les façades doivent avoir bien changé, l'Hôtel de Ville s'est aligné sur la rue. Pourtant tout ressemble ainsi au pays ancien avec beaucoup plus d'exactitude que si les choses étaient tout à fait semblables à celles d'autrefois, parce que justement c'est le neuf et le brillant que chaque enfant voyait jadis et qui est rétabli.

Malgré les toits d'ardoise et les pignons sur rue, vraiment la vieille Ardenne n'a pas ici de sens historique. Les distractions ainsi que la patience et l'obstination des habitants ont paru préserver d'abord l'enfance même d'un monde où bois de pins, rivière, canal et forêts ont plus de réalité que n'importe quel temps ou lieu connu.

André Dhôtel,  
La Grive, n° 82, juillet 1954.



# QUEL EST CE PAYSAGE ?

Une sente griffue qui disparaît en sous-bois et s'arrête devant une branche de hêtre qui fait un coude étrange. Le début d'un visage et peut-être d'un paysage. Le signe d'une page à écrire, d'un pas à franchir au-delà du réel pour retrouver l'être *fé*. Et puis, comme par un fait exprès, une racine au sol déjoue le pied et c'est la chute : la face contre terre a retrouvé l'autre partie du visage.

N'a-t-on jamais vu que des paysages ? Le monde semble se disposer selon des figures acquises, se prêter à la mémoire des mises en scènes, faisant ainsi de toute contemplation une reconnaissance. Le coucher de soleil avec sa fillette accroupie. Le vieil homme irlandais qui remonte une route, de dos. Un square avec ses bancs vides qui dégouttent de pluie. Une falaise latérale mangée par de nouveaux nuages. Un mur tagué. C'est le règne de la représentation et l'on a beau renouveler la vision en déchirant les perspectives, cassant les cadres, acidifiant les couleurs, brouillant les lignes ou même en ôtant tout, la vision ainsi créée sera le miroir où se retrouvera un nouveau paysage, donc ancien. Ce processus n'est pas à regretter, à moins de renier la conscience.

Mais avec André Dhôtel, il se produit un très étrange phénomène de reconnaissance. Ne parlons pas pour l'heure de la matière littéraire qui est si finement pétrie par le poète et chercheur Philippe Blondeau, dans son étude *André Dhôtel ou les merveilles du romanesque*, publiée chez L'Harmattan. C'est plutôt du côté du quotidien de la marche que se porterait la méditation de nos pas. Avoir lu Dhôtel, c'est avoir avalé un paysage.

Et lorsque trois amis qui ont lu Dhôtel marchent ensemble, cela fait un drôle de cliquetis. On se passe des signes, on les perd, on devine et le hasard redistribue les cartes à tout moment. On vit l'avancée selon Saint-André, dans le sens d'une croix, celle qui portent les petits ânes de Provence avec une allégresse têtue.

Ne voilà-t-il pas que je chemine à dos d'André et m'écarte d'un propos qui devrait me remettre sur la voie ? Ma mère s'appelait Andrée et laissait filer

aussi la ligne d'une parole qui parfois s'enroulait autour de racines aquatiques, pour retrouver un visage perdu.

Mais quand on retrouve un visage, on se rend compte qu'il est décidément impossible de le regarder en face et il faut vite le repérer. Parce que l'ajustement de la conscience aux signes provoque une brûlure. Dans *Lumineux rentre chez lui*, l'eau de la mare au-dessus de laquelle Bertrand se penche " devint aussi noire que l'herbe. Alors il crut voir plusieurs noms mêlés ensemble et difficiles à déchiffrer ". Lumineux ne saurait être Narcisse ni coller à aucune définition. C'est pourquoi avoir avalé le paysage dhôtelien c'est être en état d'aucune capture. C'est ne reconnaître en extérieur que la surprise des signes aussitôt brouillés, leur configuration provisoire.

Sans doute y avait-il déjà comme une empreinte vierge où pût se glisser l'animal dhôtelien. Une aire d'attente. Mais je puis dire qu'il y a eu un avant et un après Dhôtel, au sens le plus humble de cette formule qui pourrait ailleurs avoir une charge hagiographique. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé de jouer la carte dhôtelienne au moment de choisir entre deux directions, d'invoquer son nom pour nommer une rencontre ou une coïncidence, d'échanger des œillades complètes face à de peu orthodoxes créatures de la nature ?

Grâce à André Dhôtel, je ne reconnais un paysage qu'en l'espace non de sa disparition, car le paysage mallarméen est devenu un passage obligé de la pensée - presque un *diktat* -, mais de sa désillusion, tant il est vrai qu'on n'aime que trop ce que l'on maîtrise. Les signes d'un paysage sont fiables à partir de leur inquiet déplacement.

Ce dernier mot me rappelle que l'écrivain fut un philosophe, peut-être à l'amble de Socrate qui avançait pieds nus, à l'aventure merveilleuse de la pensée, toujours déstabilisant un équilibre confortable.

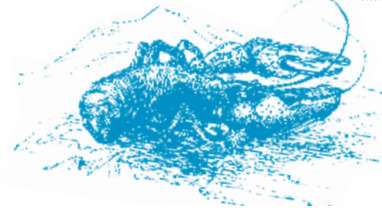
Tristan Felix ?  
mais qui est

# NOUVELLES IMPRESSIONS DES ARDENNES

Un voyage scolaire

A l'évidence l'œuvre d'André Dhôtel passe comme un missile sol-air à travers les mailles de la critique. On connaît des textes d'hommages émouvants, des comptes-rendus de livres et des essais assez descriptifs, mais surtout une sorte de paraphrase sur le mode sympathique. Il y a encore des ballades en grosses bottes avec notre auteur favori, manière de petits traités du pauvre. Nous voilà bien avancés ! Ainsi on a tout au plus relevé jusqu'ici qu'un jeu de thèmes et éprouvé quelques ressorts.

La tentation serait évidemment d'écrire sur la page de titre " le système André Dhôtel ", et de s'y tenir, et sans doute une mystification de cette farine serait belle et bonne. Comme du chapeau d'un magicien, on aimerait tirer de " la comédie dhôtelienne " les sujets les plus étonnants, les plus vivants ; à boulets rouges, le temps, la vérité, la réalité, le langage enfin. Mais, mais, mais, les grands mots rebutent pour parler de Dhôtel, tout est d'ailleurs joliment cassé en fin carrelage ici (c'est-à-dire que nous avons à faire à une œuvre de la plus étincelante modernité et à un grammaire d'un drôle d'acabit). Alors, alors, alors finalement, il ne nous reste plus à notre tour qu'à endosser la défroque d'un personnage à la Dhôtel, et effrontement affamé, se faire pique assiette au buffet de la prose... sur le mode sympathique, bien sûr ! " Nous avons envie de chercher les mots avec la mentalité du chiffonnier qui espère découvrir une fortune là où les experts supputent des valeurs relatives et déso-lantes ".



LE PROBLEME

"*La c'est comme en pleine mer aussi bien, puisqu'on cherche un port, où débarquer.*"

(Le Couvent des pinsons)

L'unité, l'origine, inaccessibles. Et puis, le langage et la raison n'en peuvent rien dire. " *La vérité nous échappe* ". Cependant, la réalité existe. Ce qui forge une certaine qualité de doute qu'on ne peut distinguer d'une confiance aveugle, " *une assurance absolue d'autant plus satisfaisante qu'elle n'est fondée sur rien* ".

" ...les chemins  
s'éparpillaient  
de tous côtés  
comme des  
écrevisses  
au sortir  
d'un carnier "

" *Qu'est-ce qu'on fout là ?* ", " *il est vrai qu'on est encore à se demander ce qu'on fait sur terre* ". C'est une incompréhension première. On " *se cogne aux vitres comme fait une mouche* ", on ne peut faire que des suppositions, des contes ou plutôt mille contes. Ce qu'est la vie ? " *la vie est pareille à un jeu de cartes qui s'assemble en divers combinaisons* ". C'est-à-dire que la causalité dérape. " *La vérité, c'est que tout me semble déconstruit dans la vie des gens, pas contradictoire ou mystérieux, simplement déconstruit* ". Il n'y a rien que des épisodes, des affaires qui se mêlent les unes aux autres comme des boules de loto... des épisodes sans suites - justement, pas de suite, pas de commencement ". " *Décisif, il n'y a jamais rien de décisif, pas même la mort, puisque c'est comme ça sans explication* ". Ceci vaudra pour la forme du roman aussi bien.

Tout se mélange si bien, tout se trouve si confusément assorti que parfois on peut voir les choses se placer " *sur le même plan : les occupations, les allées et venues, le bistrot et les étoiles* ". D'un coup Dhôtel ouvre les vannes des possibles, sur un petit air endiablé de genèse ici et maintenant.



## PLUS DE PROBLEME

Soit, la vérité nous échappe mais il y a " partout comme des signes et des marques qui ont plus d'importance que tout ce qui se fait ". Encore faut-il les reconnaître. " A se demander si le secret de la vie et de toutes vies sont dans une écriture inconnue ". Alors " si il y a des choses à savoir, c'est en faisant des suppositions qu'on découvre le dessous des cartes ". Encore une fois, il faut s'en remettre à tous les hasards, à la moulinette cancanière. Voyez, " dans la Somaie on ne raisonnait pas, on mettait les idées et les paroles les unes à côté des autres, et il en sortait ce qu'il pouvait ".

C'est-à-dire qu'on se livre à la sauvagerie, à d'expliquables haines, à des fidélités impossibles, et " on se moque du monde. Je dis bien du monde : de toute la planète aussi bien que du voisin ", et " des gens qui se moquent de tout, en fait cela pourrait s'appeler la Foi ". La rage, comme on veut. Dans l'obstination, chacun à son lot, on s'adonne à des travaux sans fin, à des inventions, des métiers, on va " de fiction en fiction ". Au plus près on reconnaît le monde, on fait l'inventaire et il a des images, des images, " les images existent, monsieur ".

Viennent des révélations gigognes et des effondrements fracassants (lesquels ? " Quels rapports avec la vie ? "). Et qui devient un vague saint, qui une crapule qu'un seul mot, une pure vision appelle à tous les diables. Alors on regarde, on " s'ingénie à faire le guet dans les endroits les plus divers ", on écoute et il y a des paroles surprises dans les osiers et des paroles semées. Autant de fausses pistes : rien ne commence – et pas plus de fin possible. Alors, " on apprend à s'égarer ", on va " aussi loin que possible dans l'ignorance ". " On tourne en rond ", " on s'arrête en chemin ", on s'enfuit, on se sauve au bout du monde ou d'un hameau. " On attend ", c'est essentiel, " c'est si beau ". Que faire d'autre, on interroge les flaquas d'eau, " oui on allait encore rester bouche bée devant on ne sait quelle beauté ou inspiration, et finalement devant le vide ". Si bien que " tout semble fichu d'avance mais d'autant plus aimé, ce qui change tout et bouleverse le temps ". Alors comme jamais " on admet toutes les éventualités ", les mensonges très purs et des dissonances qui tirent les larmes, ou des correspondances " comme ce bleu qui s'allie avec le timbre d'une voix extraordinaire ".

Soudain tout éclate encore en morceaux, le temps avec l'espace. " Une surprise tombe du ciel ou plutôt surgit du sol ", " il y a d'étranges ruptures dans la lumière ", " des perspectives divergentes ", " les déséquilibres du relief ", " de brusques divisions ", et " quelque chose brille

dans les intervalles ". La féerie, les féeries, mesdames et messieurs nous y voici, dans " un espace inconnu " et " une histoire qui n'aurait pas été dans le temps ". C'est pas fini : tout vole en morceaux, encore et encore, et on voit parfois, en miroir, dans un éclat de l'univers, des beautés, des lumières, des amours, – cher André Dhôtel.

C'est vu, il y a des mystères et maintes apparitions dans l'œuvre d'André Dhôtel. Conclusion, ses romans seraient d'ordre fantastique. Quelle drôle d'idée ! Par contre, on pourrait déclarer qu'il a écrit des romans d'un rare érotisme. Au cœur de ses romans, le poète ne cesse de réécrire un blason du corps féminin : fraîcheur fiévreuse des lèvres, des épaules, des seins... Il y invente des essences féminines, leurs natures transversales. Elles sont animales, " les jarrets dorés ", parfois végétales et sylphides ou minérales – pleines de reflets. Invariablement multiples et réversibles, elles sont doubles, sororales, issues de mystérieuses gémités.

Voici Viviane, Rosalie, Edwige, Prisca, Emilie, Martine, Clarisse, Lydie, Rachel, Pulchérie, Edmée, Mariette, Estelle, Suzannah, toutes les saintes du calendrier des Postes. Toutes des filles passionnées, elles vivent dans un éternel présent et quelque peu " en dehors du temps ". Ce sont des âmes farouches qui jouent une comédie dédagée de toutes règles avec " une rage de déchirer la vie ". Elles se dérobent et se livrent sans rien expliquer, " ces filles, c'est tout l'un ou tout l'autre, une confiance entière ou rien ". Exigeantes, inaccessibles, insouciantes et les épaules nues, avec " un beau visage ennemi ". Ardente, fille du feu – vraiment lumineuse, son visage et son corps irradient. Si vous la croisez, vous la reconnaissez " non à ses traits, plutôt comme si une clarté l'envahissait ".

Cette belle buissonnière n'est pas du tout un spécimen éthéré, son corps vibre. Elle va comme nue et " la beauté de son corps se livre au travers des mouvements de sa robe ". " Une robe ovale ", " une robe marquise ", ou " la robe verte du rêve ". Et on souhaite que " la jeune fille laissa un jour, longuement frémir sa robe et ses cheveux avant de l'ouvrir tout à fait ".

Franck Solon est libraire

PETITE VIRÉE AU  
DHÔTEL L L A N D

Je suis partie vers le pays d'André Dhôtel, une escapade, avec aussi l'idée d'un vague hommage, je voulais le remercier, chaque livre comme un cadeau, vraiment.

Je suis partie en plein hiver. La campagne était parfaitement déserte et boueuse. Il n'y avait rien. Puis des oiseaux. La neige s'est mise à tomber. Au bar-hôtel d'Attigny, j'ai pris une chambre à l'étage, bien défraîchie et triste sous l'ampoule nue 40 watt, une chambre minimaliste en hibernation depuis des années... En bas il faisait bon. Ça sentait des odeurs familières et bourruées. Le patron m'a dit que je pouvais prendre mes repas avec eux. Un seul client au comptoir. Il commentait la météo. J'ai bu un jus et demandé où était le cimetière. Je voulais vraiment lui dire deux mots, humblement. Ça a éveillé leur curiosité mais j'ai filé et me suis retrouvée, assez embêtée devant les deux cimetières d'Attigny, le neuf et l'ancien, avec les fossoyeurs en plein travail au tractopelle. Pour le recueillement, c'était râpé. J'ai renoncé à chercher la tombe d'André Dhôtel qui n'était peut-être même pas à Attigny, d'ailleurs.

En revenant à travers le bourg, j'ai pris la voie ferrée désaffectée, c'était obligé, j'ai marché sur le ballast, à cloche pied sur les traverses dans le silence ouaté. Le jeune homme qui habite l'ancienne gare sortait ses chats qui se coursaient comme font les chiens seuls revenaient à ses pieds. Bonjour. Bonjour !

J'ai repris ma bagnole et j'ai vagabondé. Dhôtel a laissé bien assez de pistes pour qu'on s'y retrouve. A Mont-de-Jeux j'ai vu la petite chapelle cistercienne – les volets repeints de bleu vif – enfouie au bout de l'allée sous des sapins bien trop hauts et sans doute même pas adultes. Très lentement je suis passé devant la maison que je supposais sienne, sous le regard interrogateur d'un chien courant à l'air craintif.

Et le plateau de Mazagran : de la betterave et des labours à perte de vue, un gros rond-point au centre d'où partent huit directions, une grande bicoque au coin, tout ça au milieu de nulle part,

en plein désert. Mais il existe des failles et des replis dans le plateau. On ne s'en aperçoit que lorsqu'on est au bord. C'est là que j'ai vu comment la lumière transforme l'espace. Il a suffi d'une vague de soleil sur les paillettes de neige en suspension dans l'air. Il n'y avait plus d'horizon, pas d'ombres et cependant tout était lumineux, aussi étrange que réel, comme dans les romans d'André Dhôtel. Je n'ai pas rêvé. J'ai croisé une fille sur la route et j'ai bien vu dans ses yeux qu'on était au cœur du même phénomène.

A force de prendre les petits chemins de terre, je me suis égarée chez des gens qui sortaient leur voiture du garage. Il a bien fallu trouver une excuse. J'ai demandé mon chemin, au hasard Mont-de-Jeux. Serviables, ils ont cherché ensemble une route finalement impossible. Et j'ai continué sur Charleville-Mézières, histoire de visiter les bouquinistes qui m'ont montré leurs éditions rares de Dhôtel. Partout dans la ville on affichait Rimbaud. Les lycéens chahutaient en pestant au passage contre lui : marre de Rimbaud ! Dans un café j'ai parlé de la lumière étonnante. Personne n'a eu l'air surpris, c'est naturel dans les Ardennes, ils la reconnaissent tous, en cherchant un peu.

Dhôtel n'a rien inventé, rien, il a juste ouvert les yeux. Je m'en doutais. (La vie peut continuer).

Dorothee Hachette  
est infirmière et lectrice  
assidue de Dhôtel







Martinien pour inventer  
 la dixième des continents  
 l'enfant que vous avez croisé  
 sur le chemin de la mer  
 s'est contenté d'être absent  
 il cueillait une fleur très rare  
 au creux rampant de la dune  
 sans se connaître le nom  
 ni de la fleur ni de l'enfant  
 et moins de rencontrer l'oiseau  
 ou l'autre au fur de grand vent

TROIS IMAGES POUR ANDRÉ CHOTEAU

1. l'épouvantail

dans le pré sous le cerisier  
 j'ai vu de loin l'épouvantail  
 arborant sa cravate rouge  
 et des escarpins bien cirés

son visage de lettreave  
 et l'ombre du chapeau de paille  
 était grave dans le travail  
 qui consistait me croquer-vous ?

il nourrit les oiseaux vains  
 de tous les coins de l'horizon  
 avec de la tarte aux cerises  
 volés dans le verger voisin



2. la mer

Martinien nous avons suivi  
les chemins qui vont à la mer  
de la dune elle est effarée,  
la mer, entre les oyats

tu disais ce n'est pas possible  
avons nous marché si longtemps ?  
on croirait que la mer attend  
depuis toujours d'être surprise

et là-bas l'éclat d'une voile  
qui vivait le soleil couchant  
portait l'image d'autres mers  
que peut être nous irions voir

3. les grues

le nuage était nuclé  
juste à l'assemblé du carrefour  
le toit de l'église scintillait  
alentour c'était le silence

un tel silence que Julien  
pouvait croquer entendre bourdonner  
le vieux poteau télégraphique  
on ne sait pas ce qu'il advenait

sur la suite certains racontaient  
qu'un vol de grues est apparu  
comme si il venait du nuage  
depuis lors on est sans nouvelles  
de Julien et de ses nauvages

Pirote, février 2004





## HOMMAGE À JEAN-PIERRE ABRAHAM

### UNE LETTRE À ANDRÉ DHÔTEL

1er décembre 1955

Monsieur, c'est encore moi ! Je vous ai déjà écrit hier, mais aujourd'hui j'ai autre chose à vous dire. Je viens de lire dans le " Figaro littéraire " un texte de vous, " Le Chemin ". Non, ce n'est pas une histoire perdue. Moi j'y crois. Ne me prenez pas pour un exalté, certes je n'ai que 19 ans, mais il y a longtemps que je pense à toutes ces choses.

Je suis breton et je connais près de la mer, au bord d'une rivière, une colline où règne une ambiance identique à celle que vous décrivez.

Elle est pourtant bien en évidence, elle fait face à un port où passe beaucoup de monde, mais personne ne la voit. Il a une large route à proximité, mais personne ne s'arrête. Le jour où je pourrai y construire une maison, je suis sûr qu'on ne la remarquera pas. J'y passerai toute ma vie.

Lorsque j'ai lu la fin de votre nouvelle, je n'ai pas pu m'empêcher de prendre cette feuille, je voulais vous dire tout de suite que je crois à votre histoire. Je suis énervé par les journaux qui parlent de vos " féeries " et de vos " rêves ", je trouve au contraire que tout dans votre œuvre est réel.

Monsieur, je vous prie de m'excuser de vous écrire encore, et je vous en remercie.

J. Abraham

J'allais oublier de vous dire qu'il y a quelques fermes au flanc de cette colline – un gros bosquet juste au sommet (je n'y peux rien) et un petit bois de pins. Il y a des sortes de sauterelles bleues, et des oiseaux rouges et verts. Je connais peu de noms d'animaux, c'est pourquoi je suis obligé d'en parler ainsi. Mais vous voyez que j'ai raison de vous croire.

Jean-Pierre Abraham a tout juste 20 ans lorsqu'il publie en 1956, *Le Vent*, son premier récit, sous l'aile de Jean Cayrol aux éditions du Seuil. Dans *Le Figaro*, Mauriac remarque cet " inventeur, peut-être, d'un genre nouveau, Grand Meaulnes qui esquisse des Vermeer ". De longues périodes de silence en littérature sont le creuset d'une multitude de vies pour ce breton qui fut gardien de phare et plus tard, rédacteur de cours de navigation. Une dizaine de livres parmi lesquels *Armen* (Le Tout sur Le Tout, 1989), *Fort-Cigogne* (Le Temps qu'il fait, 1996) ou encore *Barnabé l'habile* (hors-commerce offert aux amis de la librairie Lucioles, à Vienne), surgissent de ce silence comme la parole rendue à celui qui n'en avait plus l'usage. L'écriture au prisme des miracles enfouis dans le quotidien. André Dhôtel et Jean-Pierre Abraham furent amis, en témoigne cette lettre issue d'une belle correspondance échangée jusqu'en 1987.

Le 25 juillet 2003, cet écrivain cher au cœur de nombreux lecteurs, auteurs, libraires et de son ami et éditeur Georges Monti du Temps qu'il fait, nous a quitté à 67 ans, laissant un vide assourdissant. Peut-être assistons-nous en lisant cette lettre aux contractions qui annonçaient la naissance au monde d'un écrivain aussi rare et discret qu'irremplaçable. *Le Temps qu'il fait* publie ces temps-ci, *Place Royale*, le dernier livre de Jean-Pierre Abraham.



# Le retour d' ANDRÉ DHÔTEL

233 p.  
8,90 €

233 p.  
8,90 €

233 p.  
8,90 €

233 p.  
8,90 €

233 p.  
8,90 €

123 p.

240 p.  
19 €

inédit

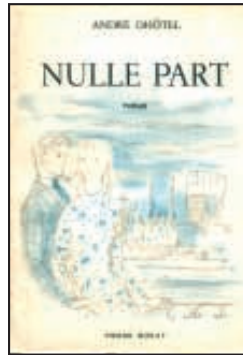
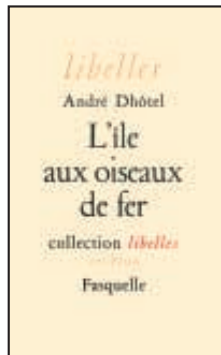
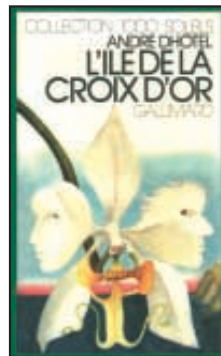
160 p.  
6,90 €

**« Le créateur du plus étrange  
de nos univers romanesques. »**  
FRANÇOIS MAURIAc

**aux Éditions Phébus**



# UN ROMANESQUE D'ACTUALITÉ



“Tiens, on réédite Dhôtel...”  
Le lecteur, avec une curiosité teintée d'étonnement, voit se succéder depuis quelques temps chez son libraire favori les couvertures rajeunies de titres dont il ne soupçonnait même pas, bien souvent, qu'ils avaient été simplement édités. Personne ne lui en voudra de cette ignorance, compte tenu de l'abondance d'une œuvre dont il

faut tout de même rappeler qu'elle compte une soixantaine d'ouvrages (nous arrondissons à l'essentiel), parmi lesquels quarante romans bien remplis. Si, jusqu'alors, *Le Pays où l'on n'arrive jamais* représentait à lui seul une bonne part de la diffusion, cette heureuse floraison invite à réviser quelques préjugés.

Ainsi, de temps en temps, sort de l'ombre un nom oublié ou éclipse, un de ces habitants discrets des bibliothèques d'une autre génération, semblables à ces vieilles silhouettes familières dont on découvre après coup, et presque avec stupéfaction, qu'elles avaient eu en leur temps une existence qui valait bien les vies plus tapageuses d'aujourd'hui.

Mais alors, se dit notre lecteur, Dhôtel serait-il donc moderne ? Ne faut-il pas qu'il le soit pour que nos médiatiques contemporains lui fassent un peu de place sur les tables des nouveautés ? Car il est de règle, quand on remet en lumière un auteur, de découvrir soudain qu'il fut de son vivant un moderne méconnu, sinon un contemporain capital.

Eh bien non ! décidément, Dhôtel n'est pas moderne. Ce qui fut parfois son malheur est peut-être une chance aujourd'hui, mais nous ne pousserons pas l'opportunisme — en un temps où le post-moderne est déjà démodé — jusqu'à affirmer que c'est là, justement, toute sa grandeur.

Dhôtel n'est pas moderne, et l'idée de modernité lui est même remarquablement étrangère à une époque où se bousculent surréalisme, existentialisme et nouveau roman. S'il écrit un essai sur Rimbaud, publié en 1952, il l'intitule, il est vrai, *Rimbaud et la révolte moderne*. Mais n'est-ce pas

déjà un pied de nez à la modernité que cette légère discordance du nom et de l'adjectif, qui semble nier ce que la révolte et la modernité ont l'une et l'autre de nécessairement absolu ? Autre pied de nez, évident celui-là, l'anachronisme des situations. Ainsi, *L'Azur*, roman de 1968, commence dans les rues du quartier latin où flotte un air de vague rébellion, pour se poursuivre aux confins

de la Champagne et des Ardennes, avec des silhouettes de jeunes filles apparaissant et disparaissant comme des fées, tandis que poursuites et courses au trésor ponctuent une intrigue passablement embrouillée. Anachronismes dont le romancier s'amuse mais dont il ne fait pas un principe, ne s'étant

jamais posé en contempteur de la modernité, moins attaché d'ailleurs aux classiques qu'à quelques grands contemporains étrangers parmi lesquels London, Gorki ou Faulkner. Et son écriture, si elle ne court jamais après les formes nouvelles, a une simplicité, voire un dépouillement, qui l'éloigne de tout archaïsme et rappelle même parfois l'écriture “blanche” chère à certaine avant-garde, notamment dans *La Tribu Bécaille* (1963), écrit sous la forme peu dhôtelienne d'un journal intime.

Si Dhôtel, à l'évidence, est plus indifférent qu'hostile à la modernité, pourquoi donc cette actualité, puisque actualité il y a, avec une vingtaine de titres réédités récemment, et, si tout va bien, la quasi totalité de l'œuvre disponible prochainement ? Les raisons d'une renaissance littéraire étant un composé complexe des circonstances et de l'air du temps, nous ne nous hasarderons pas à donner une réponse définitive. Contentons-nous de quelques réflexions autour de cette actualité.



Notons d'abord qu'on réédite les romans, qui

Eh bien non !  
décidément,  
Dhôtel  
n'est pas  
moderne. ■



étaient devenus curieusement la part la plus négligée de l'œuvre, même si des lecteurs aussi lucides que Jaccottet ou Follain avaient souligné depuis longtemps que leur auteur se montre particulièrement convaincant dans les formes les plus amples. En lisant ou en relisant *Ma chère âme* ou *Pays natal*, dont les intrigues sont à l'échelle d'une vie, on comprend que Dhôtel n'est pas qu'un simple conteur et qu'il sait donner au temps un relief et une profondeur tout à fait singuliers ; lui qui semble ne s'attacher qu'à des instants miraculeux sait bien que ces instants-là sont d'autant plus saisissants qu'ils se détachent sur l'arrière-plan d'une durée humaine. Fait de moments démesurément agrandis, d'ellipses, de rétrospections et de répétitions, le temps dhôtelien prend une forme significative, différente selon les cas, mais toujours reconnaissable, ce qui est bien la marque d'un grand romancier.

Il est heureux, dès lors, qu'on réédite en nombre ces romans, car leur force est aussi celle de l'habitude. Dhôtel est avant tout le créateur d'un monde habitable, qu'on ne peut comprendre qu'en le parcourant, en le quittant et en le retrouvant, jusqu'à ce qu'on finisse par le reconnaître dès la première page. Il faut aborder son univers avec patience, avec un peu de paresse aussi, sans lui demander d'emblée la fulguration éblouissante du chef d'œuvre.

Quand Dhôtel écrit que son ambition a toujours été d'être un bon auteur secondaire, il convient de le prendre au sérieux. Peu à l'aise dans les grandes idées, il ne se prend pas pour un inventeur génial mais il sait que le domaine qu'il explore n'appartient qu'à lui. Dans les années quarante, lorsqu'il travaille à un essai sur " La littérature et le hasard ", qu'il ne terminera jamais, il esquisse les grands axes de sa méthode (le mot revient souvent sous sa plume), à laquelle il demeurera fidèle. Loin de toute idée générale, il s'agit de procéder par " tâtonnements ", la littérature étant une sorte de rituel, un questionnement inlassable par lequel l'auteur — et le lecteur — sollicite le hasard, et peut-être le dieu qui le gouverne, cherchant une réponse dans le jeu des événements imaginaires. On comprend dès lors que le roman soit le terrain privilégié de cette entreprise : ses situations récurrentes, ses lieux communs mêmes, sont comme les formules rituelles qui questionnent l'ailleurs ou l'au-delà à travers le hasard.

Ce goût du romanesque n'est pas étranger à l'actualité de Dhôtel. Le simple plaisir de l'histoire

racontée, que la modernité avait frappé de suspicion, a cessé d'être honteux. Le procès du romanesque est peut-être en passe d'être révisé.



S'il y a du romanesque dans l'actualité (nous ne parlons ici que de l'actualité littéraire !), il y a aussi de l'actualité dans le roman, et en particulier dans celui de Dhôtel, lequel reconnaissait volontiers cette dimension de son œuvre. On aurait bien tort en effet de ne voir dans ses livres qu'une sorte de féerie intemporelle. Ils sont bien de leur temps et c'est aussi cet enracinement dans l'époque qui les rend crédibles et convaincants. Même si un grand roman comme *Les Rues dans l'aurore* manque encore — provisoirement — aux catalogues, avec son atmosphère si caractéristique de l'entre-deux-guerres, ses conflits sociaux, ses spéculations immobilières et ses questions de dommages de guerre, il suffit de comparer quelques uns des titres réédités pour mesurer ce qui les sépare. Un roman comme *Les Chemins du long voyage* (1949), où la violence et la mort ne sont nullement occultées, témoigne d'un monde beaucoup plus dur et sombre que celui auquel nous ont habitués les romans ultérieurs. Publié la même année, *Ce Lieu déshérité* nous transporte quant à lui dans une Grèce qui n'a rien d'une carte postale. Dhôtel, qui n'écrit jamais que sur les lieux qu'il a lui-même habités, sait rendre, sans verser dans le pittoresque, l'atmosphère unique d'un temps et d'un lieu.

Curieusement, nous sommes frappés aujourd'hui par la valeur quasi documentaire de romans publiés dans les années soixante ou soixante-dix, à une époque où, justement, la plupart des écrivains préféreraient au réalisme l'hyper-réalisme du nouveau roman ou l'intemporalité du mythe. Dhôtel disait qu'il était le seul à avoir écrit des romans sur Vouziers. Boutade ? À moitié seulement, car, à y bien réfléchir, sont-ils si nombreux les écrivains capables de restituer avec tant d'exactitude la vie des petites villes de ces années-là ? *Lumineux rentre chez lui* fait partie de ces romans dans lesquels la féerie n'a guère de part, sinon dans la rencontre finale. Autour de Bertrand Lumin, employé de librairie, heureux gagnant à la loterie et promu responsable du comité des loisirs, c'est tout un univers provincial qui nous est dévoilé, avec ses " cancons ", sa petite bourgeoisie et ses quelques marginaux.

Tout cela bien sûr ne suffit pas à faire de Dhôtel un écrivain réaliste, tant il est vrai qu'il joue des situations en poète bien plus qu'en historien. *La Tribu Bécaille*, qui retrace à travers quelques personnages une chronique de la vie à Aigly (Attigny sur la carte), est avant tout une suite de variations sur la couleur bleue, celle des mystérieux émaux ou des yeux d'Émilie. Il n'empêche qu'ici comme ailleurs nous sommes frappés par un air de vérité, qui permet à un authentique romancier de nous dévoiler d'autant mieux l'envers des apparences.



Ce que nous redécouvrons aujourd'hui avec Dhôtel, c'est que le plaisir du romanesque est bien autre chose qu'un jeu gratuit. Le début de ses romans, c'est à la fois un regard d'une extrême netteté et une progression tâtonnante et déconcertante. D'emblée nous sommes séduits par une innocence qui n'est ni de la naïveté ni de l'affectation. Car si le romancier ignore ce qu'il va trouver, il sait bien ce qu'il cherche. Ami et lecteur attentif de Jean Paulhan, il a beaucoup réfléchi au mystère du langage et il a, dans une certaine mesure, transposé dans le roman les réflexions de Paulhan sur les lieux communs de la rhétorique. Hostile à toute affirmation définitive, il croit à la possibilité de susciter quelques réponses par les tâtonnements de la fable, comme il le fait ailleurs dans sa *Rhétorique fabuleuse*. Sous son apparente légèreté, il y a toujours une pensée alerte et un art maîtrisé.

L'innocence de Dhôtel, c'est d'abord une confiance dans la surprise des événements : il y a chez lui une disponibilité presque miraculeuse devant l'histoire racontée qui l'a préservé de bien des défauts ou des excès du roman contemporain. Il lui doit notamment cette écriture d'une extrême simplicité, d'une certaine pauvreté même au regard d'inventions plus flamboyantes, mais toujours parfaitement juste. Au petit jeu des devinettes, on ne fera pas prendre les romans de Dhôtel pour des romans de gares ; son écriture résiste remarquablement et ne bascule jamais dans le lieu commun ou dans l'emphase. Ainsi les discours de ses personnages excèdent rarement quelque phrases, mais ce sont les phrases vraies, entendues ou c'est tout comme, au-delà desquelles on verse dans la littérature. Au-delà donc, le narrateur reprend la parole avec une apparente neutralité, dans laquelle, en réalité, se mêlent les

bribes de ragots, de monologue intérieur, de discours rapportés qui font une polyphonie discrète et souvent amusée, aux accents inimitables. Ce n'est pas là le moindre charme de Dhôtel qui, s'il écrit mal (mais on sait ce qu'en disait déjà Flaubert), entend fort bien en revanche.

Peut-être l'actualité de Dhôtel consiste-t-elle à nous réconcilier ainsi avec le romanesque puisque, semble-t-il, nous en avons besoin. Voici donc qu'on nous en rappelle la vraie valeur, qui pourrait être, tout simplement, de nous faire croire à la réalité du monde. Car il ne suffit pas de savoir que le monde existe pour en éprouver le sens. Il faut parfois — souvent même — que quelqu'un le voit avec nous, quelqu'un dont le regard exceptionnellement pur nous en donne une mesure plus juste.

Et il s'agit bien de nous faire croire au monde, pas à la littérature. Aussi faut-il faire la part de ce qu'il y a de nécessairement littéraire dans le roman. Un roman, c'est d'abord un sujet romanesque (!), convention ou rite, dirait Dhôtel, qui en est l'indispensable ossature. Relativisons donc le point de vue selon lequel ce romancier aurait écrit toujours le même livre. Si l'artifice romanesque est toujours peu ou prou le même, chaque roman a en revanche sa couleur propre, son intonation. Rien n'est plus révélateur à cet égard que ces espèces de doublets, fréquents dans l'œuvre dhôtelienne. *Le Train du matin*, c'est presque la même histoire que *Bernard le paresseux*. Quelle différence d'atmosphère cependant !



Dhôtel n'est pas moderne. Tant pis ou tant mieux. Mais, sans aucun doute, il est actuel. Au-delà de l'actualité strictement éditoriale, il nous est indispensable par la confiance qu'il nous donne dans le récit. Ce qui fait la vérité et la singularité de son œuvre, c'est l'invention de perspectives, de rencontres et d'ouvertures vers autre chose ; invention particulièrement évidente dans le roman, puisqu'il est fait de personnages, d'actions, de pistes qui se séparent et se recomposent, formant un dessin aléatoire, incertain, qui est cette chance supplémentaire dont l'écrivain a souvent parlé.

Philippe Blondeau est professeur, on lui doit *André Dhôtel ou les merveilles du romanesque*, L'Harmattan, 2003.





Il était en avance.  
 Quelle drôle d'occupation  
 de regarder bouger la  
 grande aiguille de  
 l'horloge au-dessus du bar.  
 Les gens prétendent  
 que le temps file.  
 Ca ne file pas le temps.  
 Plutôt comme une plante  
 qui pousse.  
 Du moins c'était l'opinion  
 d'un agriculteur.

L'Azur

*On vous demande toujours  
 de quelle façon vous avez employé telle soirée.  
 Comme si ce n'était pas une aubaine que de ne pas  
 l'employer du tout.  
 Ni cinéma, ni théâtre, ni télévision, ni bal, ni  
 conversation. Aucune nécessité de voir ni de réfléchir.*

*Bonne nuit Barbara*

Bernard se fit cette réflexion que le vent paraît ne souffler qu'à l'endroit où l'on se trouve, et qu'en réalité il est partout à la fois, sur la petite mare dans la plaine, sur la Doune, sur les osiers et sur les sapins au milieu des rochers, et puis au fond des villes les plus lointaines de l'Europe. De telles réflexions ne sont pas susceptibles toutefois de conduire un jeune homme à une carrière rentable.

Bernard le paresseux

La paresse c'est la vie la plus haute qui soit.  
 Cela va beaucoup plus loin que n'importe quel sommeil.  
 Et comment subsister dans un bourg abandonné comme Charlieu  
 si on ne se laisse pas quelquefois voguer au niveau des buses  
 qui se promènent sans penser à rien ?  
 Alors on s'intéresse à des choses minimales,  
 à la vie des mouches par exemple.  
 Les buses voient les oiseaux comme des mouches.  
 Elles ne cherchent pas tellement à les attraper.  
 Elles les regardent pour s'amuser d'abord,  
 en se berçant dans les airs.

Les Mystères de Charlieu-sur-Bar

O dile ne rencontra personne.

Elle éprouvait le désir de blasphémer,

tandis que les libellules se lançaient

au-dessus des blés.

Un merle s'enfuit d'un tas de crottin et,

se perchait sur un pommier,

il siffla un thème enregistré probablement

lors de la naissance du monde.

Le Village pathétique

Toutes les enfances ont leur beauté inestimable. Mais on se préoccupe d'abord de chercher les défauts des enfants et de leur apprendre le savoir-vivre, lorsque d'aventure l'un d'eux demeure tout à fait d'accord avec les principes, son obéissance et sa franchise totales deviennent sans doute plus étrangères que la pire sauvagerie.

Saint Benoît Joseph Labre

En fait

l'inaction dont je parle consiste simplement à traîner.

Cela ne ressemble que de loin à ce qu'on appelle la promenade, qui garde un caractère hygiénique et implique l'idée de faire un tour, comme il arrive pour ces sentiers numérotés des stations touristiques.

Traîner suppose une sorte de mauvaise volonté,

un refus d'exercer ses muscles,

de se choisir un but et de repérer des endroits.

Retour

Indiscutablement  
 cette appréciation des professeurs;  
 élève moyen.

*Cela n'empêche pas de travailler, de rire, de patiner sur les mares gelées, de mépriser l'avenir, de connaître d'indépendantes sensualités, et tout ce qui va de travers vous emporte aussi dans la beauté de l'inconnu.*

Les Rues dans l'aurore

Un être hautement inutile, comme un coquelicot ou un faucheur, et dont les vertus n'existent que pour illustrer la diversité de la création. C'est ainsi que ce matin-là, je jugeai mon oncle avec tout mon sang froid, étant à la fois transporté de reconnaissance et excédé par ses raisons inébranlables.

Mémoires de Sébastien

En

vérité, il n'était pas question de bonheur ni de malheur, mais de passer comme passent les mouches, les oiseaux ou les crapauds. Pas inutilement. Cela demeurerait très nécessaire pour la figuration du monde. Il ne fallait pas mépriser les plus simples démarches. Ce qui arrivait c'est que tout se plaçait sur le même plan: les occupations, les allées et venues, le bistrot, le canal et les étoiles.

La Tribu Bécaïlle



# MAIS QUI EST DONC ANDRÉ DHÔTEL ?



Qui est André Dhôtel ? Beaucoup à dire, beaucoup, mais quoi au juste ? L'œuvre de Dhôtel est magique et méconnue. Au hasard, mais pas vraiment : elle est celle d'un botaniste et d'un mycologue qui interroge les fleurs et les champignons pour savoir ce qui peut bien être notre vie, à nous, humains. Elle aussi est celle d'un philosophe. Il enseigne la philo toute sa vie et en fit quelque chose qui nous parle et nous dit, par exemple, que notre honorabilité sociale se réduit à bien peu, et qu'il nous reste, en tout et pour tout – mais c'est infini – à capter à qui mieux-mieux la beauté dans le minime et le quotidien, et à y croire. Cela suffit, cela se vit, cela nous dépasse et nous enchante et nous sauve de bien des entreprises douteuses. Des lumières, une fleur, une fille à peine vue, des histoires abracadabrantes, des balades par monts et par vaux mais aussi par les villes, des conversations dans l'azur... Assurément, une œuvre d'utilité publique... et privée. Ses romans sont comme la vie : des narrations dégingandées et illuminées par moments, des quêtes chaque fois reprises. Romans (les quêtes), poésie (arrêts sur illuminations) et essais (promenades philosophiques en aphorismes et dialogues) : une œuvre variée qui converge. Désinvolture apparente, ironie polie et bienveillante, oui, un ton unique en littérature. Il doit y avoir autre chose à dire, mais quoi ? L'essentiel probablement...

Hughes Robaye  
est vice président de La Route inconnue

Thénard délirait à moitié  
sans doute, mais tout de même  
il sentait des choses, et il était,  
comme Chalfour, un de ces  
milliers de types qui sentent  
des choses et n'ont pas  
beaucoup plus de droit d'en  
faire état que les sauterelles  
ou les punaises.

*L'Homme de la scierie*

La tête de Lucien,  
avec les hublots de ses lunettes,  
ressemblait à une machine  
à laver. Cela se brassait à  
l'intérieur, et il n'en sortait  
que des pensées  
parfaitement essorées.

*La Tribu Bécaille*

tuent ces échanges, de la densité des mots eux-mêmes. Ce mystère est vert, trumeur, histoire indicible qui se reconstruit sans que l'on sache vraiment comment. Et lorsque le héros, dès les premiers instants, n'a d'autre urgence que d'aller " tout de suite ouvrir la fenêtre ", nous décollons dans ce geste les perspectives possibles de l'histoire qui commence : une échappée qui s'ouvre dans cet univers concentrique (corps de ferme entourés de vergers, eux-mêmes encerclés par les champs). C'est dans cette faille que s'insinuera l'aventure, " face cachée de la banalité ".

Mais ces merveilles, que le récit nous promet, il faut savoir les attendre comme on attend que le poisson mordé à l'hameçon. Se mettre en retrait, en suspens comme nous y invite André Dhôtel qui nous confie malicieusement sa recette :

*Pour comprendre ce singulier état d'esprit qui veut mêler la réalité et le merveilleux, peut-être faudrait-il remonter à l'origine de nos histoires, à certains actes simples qui interrogent le hasard et le destin. Si nous n'êtes pas trop bien habillé, vous pouvez vous assoir sur le trottoir. C'est une situation généralement méprisée, mais gâtée à ce léger oubli des convenances vous avez déjà posé la question.*

C'est d'ailleurs ce que fait Léopold, dans *Des Trottoirs et des fleurs*, qui s'interroge sur la manière de se tenir " hors du monde " et n'a pour seul intérêt dans la vie que de " saisir au passage des visages dans la foule d'un marché ou le long des trottoirs ". Il passe au ras du sol l'essentiel de sa vie, " à faire des dessins magnifiques sur les trottoirs " malgré les tentatives répétées de son entourage pour lui assumer une situation plus honorable. Rébellion ? Provocation ? Non, juste un goût prononcé pour " La distraction, le grand air " comme le constate lacomiquement Fred dans *Le Couvent des prisons*.

Les personnages d'André Dhôtel sont dangereux " , déclarait Germaine Beaumont avec son mordant habituel et en effet, leur indécorable innocence les rend inquiétants car doués d'une détermination que rien n'ennuie. Ni le silence des uns, ni les menaces des autres, ni même les coups de certains n'entraveront la détermination de Bernard Casnin à percer le secret d'Estelle et de la famille Jarraudet, dans *Bernard le paresseux*. Aucune forme de langage ne parvient à empêcher le dénouement de l'histoire, tant celui qui éclaire cet univers romanesque de sa candeur est indifférent aux intimidations. Foncièrement insoumis, les personnages d'André Dhôtel ne plient devant aucune autorité non par refus, mais par inattention. Distracts, rêveurs, naïfs, ces " sauvagions " - là qui n'ont pas l'air bien méchants, dormant pourtant du fil à retordre aux redresseurs de tort qui décidentement sont éternels !

Le nez en l'air, à l'instar du lecteur de Dhôtel, ces héros sans peur entrent sans façons dans cet univers propice à la naissance d'une aventure. C'est Jean

rage qu'à pu me fournir l'œuvre de Dhôtel sur les choix et les goûts littéraires de ce critique exigeant, sur la réalité de ses convictions de juré, les romans que j'ai alors découverts m'ont ramené à la source de mes lectures. Ils m'ont permis de comprendre, et aujourd'hui d'exprimer, les raisons de mon intérêt jamais démenti pour la littérature. Ils m'ont restitué ce goût premier pour les histoires, mon attachement particulier à la forme romanesque. C'est un vrai plaisir que de s'enfermer dans l'univers clos d'un récit, dans la promiscuité de ses personnages qui peu à peu ouvrent le champ narratif. On ne peut approcher le mystère " qu'en s'en éloignant " , affirmait Patrick Reumaux à propos des romans de Dhôtel. Dans un même mouvement de balancier, ces textes offrent au lecteur la clef des champs dès lors qu'il accepte les limites spécifiques de leur cadre. " [...] passé le cap des cinquante premières pages, on ira d'un trait jusqu'au bout " déclarait Maurice Nadeau en 1945. Et de fait, cet espace qui nous a semblé clos se révèle illimité, ce décor méticuleusement mis en place accueille des histoires qui nous laissent une délectante impression d'inachèvement.

La lecture des textes d'André Dhôtel commence par les titres, et parmi mes favoris : *Luminieux rentre chez lui* et *La Tribu Bécaille* qui d'emblée évoquent un monde fantaisiste et rassurant, que j'associe sans trop savoir pourquoi à celui de Jacques Tati. Ce sont sans doute les personnages qui me mettent sur cette voie. À l'instar du célèbre Facteur qui sillonne inlassablement le monde sur sa bicyclette, ils portent en eux cette naïveté inébranlable, cette curiosité innocente que rien ne parvient à entraver. " Ils sont comme des simples dans un jardin, ils tuent " , remarquait encore à leur sujet Germaine Beaumont. C'est effectivement ce caractère primitif, irrationnel et néanmoins indestructible qui les distingue au premier abord et leur permet de se développer " comme des plantes ou des animaux " , dans une insouciance proche de la sauvagerie.

Mais où est le fabuleux, l'extraordinaire dans tout cela ? Ce " merveilleux " qui a frappé les esprits, au point que l'on ne parle plus que de lui à propos des romans d'André Dhôtel. On le perçoit plus qu'on ne le voit. Il est léger, insaisissable, ourlant l'écriture plus qu'il ne l'habite, indépendant de toute volonté et de toute forme : " On ne peut avoir la prétention du merveilleux " affirmait André Dhôtel. Il apparaît soudain dans les brèches qui, à bien y regarder, s'ouvrent dans ce monde apparemment conformiste, dans " cette société close [qui] ferme le plus naturellement du monde " . Il est dans les querelles de voisinage, dans les non-dits et les secrets que porte tout un village. Il est enfin dans la " souveraine aptitude [des personnages] à bouleverser l'ordre convenu du monde (en toute innocence [...]) " comme le remarque Jean-Claude Protote. Car bien sûr, ici comme ailleurs, il y a celui qui crée l'éincelle, l'illumination soudaine et fugace, celui qui lance le pavé dans la vitrine de cet ordre trop bien établi, celui quirompt le bawardage tranquille des " découvreurs en toute philosophie " et tente



d'en dénicher le sens, en y ajoutant parfois un peu de sa propre confusion. Questionneur insatiable, illuminé infrangible, il promène sur le monde le halo de sa curiosité toujours en éveil et éclaire notre chemin dans les méandres du récit. Et soudain mis en lumière, ce microcosme parfaitement organisé est en proie à un désordre que masquent des apparences trompeuses. A son tour, notre lecteur de pâtes va enfilier ce tissu social dont les fils sont inextricablement emmêlés. Dans cette entreprise incertaine, notre héros est indéniablement aidé par les "Parques" "dont parlait Germaine Beaumont. Ces "écossaises de petits pois" qui font et défont les nœuds de l'histoire, ce ne sont pas les jeunes filles après lesquelles courent frénétiquement les garçons ; mais plutôt les femmes d'âge mûr, que lesdits garçons faisaient avec le même enthousiasme. Mères nourricières, réelles ou substitutées, on peut en effet les comparer aux "Parques" mais également aux vestales, ces gardiennes du foyer, qui maintiennent les apparences, déclinent de tout et n'obtiennent finalement rien. Leur féminité est toute maternelle et asexuée. Elles sont ancrées dans la réalité d'un univers qu'elles régèrent et gardent leur territoire comme les oies du Capitole. Tapageuses au besoin, elles sont la voix de la raison et du conformisme, garantes de l'ordre et des valeurs. Et pourtant, c'est justement en voulant organiser au mieux le monde qu'elles en détreignent irrémédiablement le fonctionnement, troublent les apparences auxquelles elles sont tellement attachées. L'excès de zèle de ces gendarmes domestiques cause généralement la fuite du héros, la rupture avec ce milieu centripète qui n'offre pour seule perspective que "le souf de se casser" . Elles incarnent en cela la maternité dans son aspect le plus négatif. Mères aliénées, c'est avec la conviction du devoir et la certitude du travail bien fait qu'elles sèment le trouble. Ainsi Noémie Garois, dans *Bernard le paresseux*, est "persuadée [d'avoir] casé les sept fils de monsieur Casmin" et intrigue tellement pour manier son hauteur et dernier neveu à Estelle Jarrandot, qu'elle cause finalement sa perte. Quoique... sa perte ? Pas tout à fait, puisqu'elle grâce à cette détérioration brutale de sa situation, ce Petit Poucet adulte va prendre la fuite et vivre des aventures insolites, rendu à une liberté quasi primitive. Car en définitive, ces figures maternelles écrasantes, celles-là mêmes contre lesquelles il faut se rebeller pour vivre, offrent avec ce conflit l'occasion inspercée de tromper avec les apparences, l'altération du "qui en dirait-on" . Involontairement, en toute innocence, elles finissent finalement un passage aux héros dhôteliers, leur permettant ainsi de s'engager sur la voie singulière qui est la leur. C'est là sans doute que Dhôtel nous rend aussi un peu de notre adolescence, dans cette capacité qu'ont ses personnages à prendre possession de l'aventure et pourtant, un peu d'eux-mêmes. Mais là encore, tout se fait sans en avoir l'air, "comme de rien" comme on dit. Les héros d'André Dhôtel ne sont pas des révolutionnaires dans l'âme ou des agitateurs déclarés. Bien au contraire, c'est sans ambition de renouveau, sans projet précis,

## PETIT FLORILÈGE DE LA BONNE CRITIQUE D H Ô T E L I E N N E

La part du hasard et de l'imaginaire pur est si grande chez Dhôtel que les moindres détails du monde où il nous introduit s'en trouvent touchés, délicatement allégés. Rien que de naturel dans ses peintures ou dans le caractère de ses personnages ; c'est comme involontairement qu'ils renvoient à un secret à la fois tout proche et toujours perdu, pareil à une marge claire qui ne cesserait de déborder des êtres et des choses : " ... il n'y a dans le monde que des choses gâchées au milieu d'une magnificence impossible à saisir " [...] avec André Dhôtel, le roman français retrouve une liberté, une grâce dont on chercherait en vain, je crois, d'autres exemples à l'heure actuelle. Ce pourquoi il est " isolé " .

Henri Thomas, à propos de *Les Rues dans l'aurore*, " Le Pays ", décembre 1945.

– je suis un misérable,  
dit victor Darne.  
Figure-toi que je ne  
connais pas le secret de  
l'univers. Les canards  
eux-mêmes en savent  
certainement plus long  
que nous, et je suis infi-  
niment vexé de cette  
situation.

Les Mystères de Charlieu-sur-Bar

Puisque le roman est d'abord une histoire, surtout une histoire, [André Dhôtel] conte des histoires : individuelles ou collectives, tragiques, comiques ou sans issue, toujours banales, et dont la matière première ne semble être autre que les canons de village [...] Mais, avec Dhôtel, le cancan prend de singulières proportions. Il grossit, s'enfle et se transforme jusqu'à devenir une chanson de geste, l'épopée de toute une contrée. Telle intrigue banale devient un roman d'aventure avec enlèvements, disparitions, rencontres inattendues, événements stupéfiants [...] On voudrait saisir le moment où toute cette construction hyper-réaliste, cet échafaudage bâti de hasards providentiels bascule dans le merveilleux, l'instant où l'auteur pourrait être pris en flagrant délit de vouloir " nous en conter ". Peine perdue ! Ces instants n'existent pas. Jusqu'au mot " fin " l'auteur va de son pas anodin et tranquille. S'il fait se lever des mystères et côtoie des abîmes, il semble les igno-

rer. Il n'est pas de ceux qui s'émerveillent de leurs propres trouvailles.

Maurice Nadeau, " *La Méthode d'André Dhôtel* ", Littérature présente, Corrèa, 1952.

Rien n'est plus facile que d'être pessimiste [...] Cette pesante tristesse de la littérature contemporaine, il me paraissait que le moment était venu de lui opposer une sorte de démenti ; et qu'il fallait s'attacher aux écrivains qui avaient le courage de dire qu'il y a toujours quelque chose de beau, de grand, de noble, à admirer sur terre ; que le bonheur existe sous mille formes et que toutes les évasions sont permises à qui recherche un idéal.

Et j'ai fait du roman d'André Dhôtel un drapeau dans ma lutte contre le pessimisme.

Germaine Beaumont, discours prononcé à Charleville le 11 mars 1956 en l'honneur du lauréat du prix Femina 1955, " La Grive " n°90, avril 1956.

Il ne se passe jamais longtemps sans que je sois repris par l'envie de lire une centaine de pages d'un livre d'André Dhôtel, que je parcours désormais dans le désordre. C'est une sorte d'hygiène. Les romans de Dhôtel me rappellent cette phrase qu'on pouvait lire il y a quelques années dans un cabaret bruxellois : " L'homme a droit à vingt-quatre heures de liberté par jour ". De livre en livre, Dhôtel fait valoir ses droits à la liberté de romancier, aussi bien le droit de captiver son lecteur, que celui de l'ennuyer parfois, le droit de construire des intrigues parfaitement ficelées et le droit de les dénouer avec une désinvolture qui frise la faute professionnelle.

L'écrivain Franz Bartelt dans la revue " Griffon " n°182, mai-août 2002.

J'ai eu dernièrement découvert qu'à force de détailler le réel, quelque chose à un moment donné se sépare de lui ; des ouvertures soudaines se produisent, je ne sais comment ; rien dans la minutie du récit ne s'impose au lecteur, et pourtant il a le sentiment d'une lumière nouvelle.

A propos des *Chemins du long voyage*, Jacques Bremner écrit à André Dhôtel : " Ce livre ressemble à certaines merveilles de Thoroldgierge ". Il est vrai que l'écrivain y retrace avec une méticulosité singulière la vie sans relief de la famille Cervier, dans la ferme de Champlevant : " Danses et jeux, même repas, n'étaient à Champlevant que des intermèdes peu importants. La plus grande partie du jour se passait à attendre, en bavardant, l'heure assez tardive où l'on devait se séparer ". Cette vie peu à peu se " détraque " sous les yeux de Jean Colligant, qui voit progressivement sourdre le mystère de cette austère société champlevantaise. Ce mystère naît de la parole des uns et des autres, des intervalles qui ponc-

sans même s'en rendre compte parfois qu'ils passent de l'autre côté du miroir, tout occupés qu'ils sont à chercher une vérité imprécise. Tout l'art d'André Dhôtel, est d'ailleurs d'aller au-delà de ces apparences, au cœur même de la tromperie tout en nous laissant entendre qu'il ne s'agit nullement de mensonge mais de ce réel imperceptible que l'on n'approche qu'à force de lenteur et de silence. Le lecteur de Dhôtel se transforme alors en une sorte d'entomologiste, qui ajuste la loupe pour réappréhender à voir, faculté qu'il a perdue depuis bien longtemps. Et que voit-il, cet apprenti observateur à qui l'on donne enfin " la permission de regarder ce qui se passe aux alentours " ? Rien d'exceptionnel au premier abord. Des amoureux qui ne trouvent pas les mots pour dire leur flamme, des jeunes gens qui ne trouvent pas leur place dans le monde, des filles qui ne se laissent pas faire, des familles qui ne savent plus quoi dire... Mais, on s'approchant un peu, le lecteur découvre dans cet ordre dérangé un sens possible, celui-là même qu'Amédée propose dans *Des Histoires et des lieux* à sa femme, Charlotte, excédée par les incohérences de l'existence : " Ça n'est pas normal, si on veut. Mais justement c'est normal parce que ça n'est pas normal. Une vie sans mystère ça n'existe pas " .

C'est cela aussi, le merveilleux : ce coup de ciseaux qui prend à la parole sa fulgurance et au silence son caractère éminemment expressif, nous invitant à accepter la part de mystère et d'incertitude inhérente au monde. La turbulence jibillatoire qui anime les personnages dhôteliers, engendre paradoxalement chez le lecteur une lucidité profonde. Lire Dhôtel, c'est un peu comme une " leçon de choses " , on en ressort avec un regard neuf, modeste et pénétrant à la fois. C'est une sorte d'accommodation au réel, dont le romancier lui-même semble chercher l'origine :



# IL N'Y A PAS QUE LE PAYS

Quel point commun y a-t-il entre André Dhôtel, Madame de La Fayette, Benjamin Constant et Vercors ? Réponse : à l'énoncé de leur nom, un titre jaillit et un seul, comme s'ils n'avaient écrit que ce livre, lecture obligée des collégiens ou étudiants et référence unique dans les manuels de littérature. Depuis bientôt cinquante ans, l'hégémonie du *Pays où l'on n'arrive jamais* sur l'œuvre d'André Dhôtel s'est répandue dans toutes les collections (récemment en "Librio") et dans une douzaine de langues. A défaut de moustaches de chat ou de bagues de cigare, on peut collectionner les couvertures illustrées du Pays : il en existe au moins trente-trois.

Et pourtant, André Dhôtel a écrit environ soixante-dix livres, dont une quarantaine de romans, une centaine de contes, nouvelles et chroniques fabuleuses – réunis en cinq volumes ou dispersés dans une vingtaine de revues – deux recueils de poèmes (dont un posthume), des essais sur Rimbaud, Follain, Paulhan, les champignons et les Ardennes, trois biographies et six albums pour les enfants etc. Non vraiment, André Dhôtel n'est pas l'homme d'un seul livre.

Autre avatar : si le grand public lecteur ne connaît de Dhôtel que Le Pays, les critiques qui ont tout lu lui ont fait le reproche de n'avoir écrit qu'un livre, d'avoir raconté toujours la même histoire. Incontestablement, il y a un univers dhôtelien – des thèmes, un ton, un style, des types de personnages et de paysages – qu'on reconnaît au bout de dix lignes. Mais l'affaire est plus subtile qu'il n'y paraît, comme l'ont montré deux auteurs de thèse universitaire (jadis Patrick Reumaux, récemment Philippe Blondeau et tout dernièrement une chercheuse Italienne auteur dont la thèse s'intitule : *Métamorphose de l'identique dans les romans d'André Dhôtel*). Ce dernier répondait à ce reproche de répétition en faisant observer qu'il est "difficile de dire en un conte les regards d'un enfant, la beauté d'une jeune fille, la beauté des bois, des rivières et des idylles. Une vie n'y suffit pas".

Un seul livre c'est peu, soixante-dix c'est beaucoup... Que choisir ? demandera le lecteur désireux d'élargir sa connaissance de l'univers dhôtelien au-delà de Lominval et du cercle des Drapeur, Fontarellé et Kramer. A son intention, voici un petit assortiment.

Pour connaître André Dhôtel – ses Ardennes, ses lectures, son intérêt pour Rimbaud, la botanique et les cancons de la Lisa – lire *Retour* (éditions Le Temps qu'il fait), avec en prime un savoureux chapitre sur la paresse et l'art de traîner.

Pour aborder son œuvre en distillant son plaisir en lectures brèves, commencer par les vingt-sept courts textes de *La Chronique fabuleuse* (rééditée au Mercure de France). Bien des dhôteliens rangent ce livre au premier rang de leurs préférences. Continuer par d'autres recueils de nouvelles (cinq sont disponibles).

Quels romans ? Parmi ses préférés, André Dhôtel citait *Lumineux rentre chez lui* et *Ce Lieu déshérité*, qui viennent d'être réédités chez Phébus. Lumineux est aussi le livre préféré de son éditeur. *Le Mont Damion*, qui sera prochainement réédité, a beaucoup plu à Marcel Arland qui l'a lu d'une traite entre 4 et 9 heures du matin, à Henri Thomas qui le trouvait admirable et à Georges Limbour qui s'est dit "ensorcelé par ce loup, ce chat et ce jeune homme". D'autres fervents lecteurs de Dhôtel préfèrent *La Tribu Bécaïlle* (Folio) ou *L'Honorable Monsieur Jacques* (Folio). Jérôme Garcin a avoué "avoir un faible pour *Je ne suis pas d'ici*" (Gallimard). Il y a aussi *La Route inconnue* (Phébus) qui fut adaptée en téléfilm (avec Jean-Pierre Mocky et musique de Pierre Perret). Les amateurs de fantastique peuvent suivre Julien Grainebis dans deux histoires, singulières dans l'œuvre de Dhôtel, *L'Île aux oiseaux de fer* (Grasset, "Les cahiers rouges") et *Les Voyages fantastiques de Julien Grainebis* (Horay). Et aussi...

Treize ans après sa mort, l'œuvre d'André Dhôtel est à nouveau disponible, avec une abondance de titres et une modicité de prix qu'elle n'avait jamais connues du vivant de son auteur : près de vingt-cinq livres, coûtant généralement moins de 9 €. Vingt-cinq livres de ce "faiseur d'histoires" (titre d'un chapitre de Patrick Reumaux), de ce romancier qui, comme l'a écrit un de ses meilleurs critiques, Jacques Brenner, "ne prétend à rien d'autre qu'à conter avec bonheur une histoire passionnante".

Roland Frankart enseigne le français et a beaucoup flâné avec André et Suzanne Dhôtel.

## ANDRÉ DHÔTEL DANS LA POCHE : BIBLIOGRAPHIE DES TITRES DISPONIBLES PAS CHERS

### ROMANS ET RÉCITS

Éditions Phébus

*La Route inconnue*, 1980

*Lorsque tu reviendras*, 1986

*Ce Lieu déshérité*, 2003

*Lumineux rentre chez lui*, 2003

*Un Jour viendra*, 2003

*Ma chère âme*, 2003

*Pays natal*, 2003

*Quand je te reverrai*, 2004

*Les Premiers temps*, 2004

*Ce Jour-là*, nouvelle éd. à paraître

*Le Soleil du désert*, nouvelle éd. à paraître

*Un Soir*, nouvelle éd. à paraître

*Les Mystères de Charlieu-sur-Bar*, nouvelle éd. à paraître

*Le Mont Damion*, nouvelle éd. à paraître

*Les Disparus*, nouvelle éd. à paraître



Gallimard

*Je ne suis pas d'ici*, 1982

*Histoire d'un fonctionnaire*, 1984



Collection Folio

*Les Chemins du long voyage*, 1984

*Idylles*, 2003

*L'Azur*, 2003

*La Tribu Bécaïlle*, 2003

*L'Honorable Monsieur Jacques*, 2003

*Des Trottoirs et des fleurs*, 2004

*Le Train du matin*, 2004

Folio Junior

*Le Pays où l'on n'arrive jamais*, 1997



Éditions Pierre Horay

*La Maison du bout du monde*, 1970

*Nulle part*, 1978

*Les Voyages fantastiques de Julien Grainebis*, 2004

*Dans la Vallée du chemin de fer*, 2004



Grasset

*Le Ciel du faubourg*, 1984

*L'Île aux oiseaux de fer*, 2002

### CHRONIQUES FABULEUSES

Éditions Pierre Horay

*La Nouvelle chronique fabuleuse*, 1984

*L'École buissonnière*, entretiens avec Jérôme Garcin, 1984



Le Temps qu'il fait  
*Rhétorique fabuleuse*, 1990  
*Retour*, 1990



Mercurie de France  
*La Chronique fabuleuse*, 1984

### CONTES et ROMANS pour la JEUNESSE

Folio Junior

*L'Île de la Croix d'or*, 1991

*L'Enfant qui disait n'importe quoi*, 1998

### POÉSIE

Éditions Phébus

*La Vie passagère*, 1978



Deyrolle éditeur  
*Le Petit livre clair*, 1997



Le Temps qu'il fait  
*Poèmes comme ça*, 2000

### ESSAIS

Seghers

*Jean Follain*, 1984



Table Ronde  
*Saint-Benoît Joseph Labre*, 2002

# U N E D ' A N D R É D H Ô T E L

1er septembre 1900 : Naissance à Attigny dans les Ardennes.

1907 : La famille s'installe à Autun en Bourgogne. Le petit André prend goût à la flânerie désintéressée.

1917-1920 : Il met une dernière main à ses études de philosophie. Retour dans les Ardennes défigurées par la guerre. Il découvre Rimbaud.

1920-1923 : Le service militaire ne génère pas que de l'ennui ; il fait la connaissance de Marcel Arland, Georges Limbour et Roger Vitrac avec lesquels il fonde deux revues éphémères : *Aventure* et *Dés*.

1924-1928 : Il est nommé professeur à Athènes. La Grèce est une découverte sans précédents.

1928-1929 : Retour en France. Il enseigne à Béthune. Il publie deux textes poétiques : *Le Petit livre clair* et *Du Pirée à Rhodes*.

1929-1934 : Nommé à Provins. Il publie *Campements*, son premier roman, chez Gallimard en 1930. Mariage en 1932 avec Suzanne qui lui donne un an plus tard un fils, François.

1935-1943 : Période sombre, dépressive. Ses difficultés éditoriales y sont pour quelque chose. La guerre l'envoie un peu sous les drapeaux. Correspondance avec Paulhan et une poignée de nouvelles pour des revues.

1943 : Professeur à Coulommiers (il y fera le reste de sa carrière). Paraissent chez Gallimard : *Le Village pathétique* et *Nulle part*. Il rejoint Henri Thomas et Jacques Brenner au sein de la revue *84*.

1948 : Prix Sainte-Beuve pour *David* aux éditions de Minuit.

1949 : Début de sa longue amitié avec le poète Jean Follain.

1955 : De l'eau dans le gaz avec Gallimard ; *Le Pays où l'on arrive jamais* paraît chez Pierre Horay et reçoit le prix Femina. C'est un triomphe public et critique.

1961 : Retour dans le giron de Gallimard. Retraité de fraîche date, il se consacre à l'écriture entre Paris et son " baraquement SNCF " de Mont-de-Jeux dans les Ardennes. Prix de la Littérature Jeunesse.

1974-1975 : Grand Prix de Littérature de l'Académie Française et Prix National des lettres. Il publie à un rythme constant.

1984 : Une grande année dhôtelienne avec *Histoire d'un fonctionnaire*, *Nouvelle chronique fabuleuse*, *L'Ecole buissonnière* (entretiens avec Jérôme Garcin) et *L'Honorable Monsieur Dhôtel*, une étude par son ami Patrick Reumaux.

22 juillet 1991 : Un an jour pour jour après la disparition de Suzanne, André Dhôtel tire sa révérence.

*Ce jury s'est honoré en vous donnant ce prix.*

*Et je suis très content pour vous.*

*Cependant je suis attristé.*

*Vous avez du talent, donc vous auriez dû être puni.*

*Où va-t-on si le monde auquel nous avons affaire se met, perfidement, à récompenser d'autres que les flics,*

*les médiocres, les ministres ?*

*Je suis sûr que cette insulte sociale, que vous n'avez pas méritée*

*(vous n'avez rien fait pour obtenir ce prix)*

*ne vous changera pas.*

Lettre d'Armand Robin à André Dhôtel,  
30 novembre 1955.

Vous voulez en lire plus ?  
retrouvez " Hebeloma, Stenochorus, Abramidès " de Marie-Pierre Meynet-Devillers et " Une Lettre du Maire d'Attigny " de Claude Harmelle sur le [www.initiales.org](http://www.initiales.org)

**Remerciements :**

Kéké, François Dhôtel, le bistrot " Aux Négociants ", Jean Meysonnier de La Route inconnue, Franck Solon pour les éditions originales, les beaux yeux de Maria, Samuel et Rafaël mes amours pour leur soutien, Jean-Pierre Sicre et Eric Lahirigoyen des éditions Phébus, La famille Abraham, Georges Monti et Marie-Claude Rossard des éditions du Temps qu'il fait, Lamb Chop, James Vrignon d'Initiales, toute l'équipe de la librairie Millepages, Marie-Pierre Meynet-Devillers et Claude Harmelle qui se retrouve " en ligne ", une perruche qui s'est un jour posée sur ma tête.

**Coordination :** Pascal Thuot de la librairie Millepages à Vincennes  
**Conseils en tous genres :** Jean Meysonnier, Roland Frankart, Philippe Blondeau  
**Direction artistique :** Stéphane " Kebra " Vlassak. [kebrasky@wanadoo.fr](mailto:kebrasky@wanadoo.fr)  
**Crédits photos :** Nicolas Matula pour les photos de la page 7. Georges Monti pour la photo de Jean-Pierre Abraham page 20. François Dhôtel pour les photos d'André.  
**Impression :** Le Temps qu'il fait  
31, Rue de Segonzac, 16100 Cognac  
Tél. : 05 45 35 08 17 • Fax : 05 45 35 46 54 • [TQF@wanadoo.fr](mailto:TQF@wanadoo.fr)